

VENDREDI 10 JUIN 2005

LITTÉRATURES

Peter Carey ;
Magda Szabó ;
Jeanne Herry ;
Danièle Sallenave ;
William Faulkner...
pages III, IV et V

ROMANS POLICIERS

Dominique Sylvain ;
Brigitte Aubert ;
un tour d'horizon
du polar italien ;
une sélection de titres
page VII

HISTOIRE

Aux origines de
la « solution finale » ;
images de l'horreur
exterminatrice ;
survivre à Buchenwald
pages VIII et IX

RENCONTRE

IMRE KERTÉSZ

Le prix Nobel 2002 vient de participer à l'adaptation cinématographique d'« Etre sans destin », le grand livre inspiré de ses souvenirs d'Auschwitz. Il nous a reçu chez lui, à Berlin
page X



MAURICE WIESS/OSTREKREUZ/RAPHO

Les mues du paysage

Dans un essai tonique, Marc Desportes s'attache à montrer comment les moyens de transport, de la diligence au chemin de fer puis à l'automobile, ont façonné et modifié notre perception de l'espace

■ Emmanuel de Roux



Un fond presque immobile, des éléments proches fuyant à vive allure : le spectacle autoroutier, écrit Marc Desportes, est comparable à une BD lue sans continuité

PETER MARLOW/MAGNUM PHOTOS

La campagne, passé huit jours, n'est bonne qu'en peinture», affirmait le cardinal de Bernis (1715-1794), ambassadeur de France à Venise et comensal de Casanova. Aujourd'hui, le Théâtre du Rond-Point, à Paris, présente une série de spectacles sous un titre générique : *Je n'aime pas la campagne sauf dans le TGV, elle va plus vite*. A deux siècles d'écart, le même jugement subjectif – une inappétence pour la campagne – est tempéré par deux références. D'abord la peinture, dont on sait qu'elle a joué un grand rôle dans la formation du regard que nous portons sur le paysage. Et, plus incongru, un moyen de transport dont Marc Desportes, un ingénieur membre d'un grand corps de l'Etat, les Ponts et Chaussées, s'attache à démontrer, dans un essai tonique et fort neuf, comment il a, après d'autres, façonné notre perception de l'espace.

Car, contrairement à ce que l'on peut imaginer, le paysage n'est pas une donnée immémoriale : « Il naît d'une distanciation de soi à l'espace », indique Marc Desportes. Longtemps l'homme a été immergé dans un environnement qu'apparemment il ignore, même s'il le façonne sans relâche. En tout cas, il ne l'évoque guère. A partir de la Renaissance, l'œil s'ouvre. Mais c'est essentiellement au XVIII^e siècle que le paysage naît.

Marc Desportes lie cette naissance à la technique. La lucarne de la berline, la portière du wagon de chemin de fer ou la glace de l'automobile modifient le paysage, ou

plutôt l'œil qui le découvre : « Chaque grande technique de transport modifie une approche originale de l'espace traversé, chaque grande technique porte en soi un paysage. » Pour sa démonstration, l'auteur s'appuie sur quatre moments-clés. Avec le XVIII^e siècle, le chemin est remplacé par la route, objet quantifiable, raisonnable, amendable : « La route des Lumières constitue un tout », souligne Desportes. Le corps des Ponts et Chaussées est réorganisé en 1716 ; l'embellie économique (1730-1770) permet la multiplication des ouvrages d'art ; la cartographie, le pavage, les voitures, font des progrès considérables.

L'ŒIL EN DÉROUTE

Sur huit jours de voyage, on en gagne deux à la veille de la Révolution. Les « grands tours », chers aux Anglais, peuvent commencer. Ils font l'objet de relations détaillées. Une philosophie de la nature se dégage du carcan de la physique cartésienne comme de la pensée chrétienne. Un genre pictural, le paysage, émerge et contribue à « dessiller » les yeux des voyageurs, qui portent désormais un regard différent sur les pays traversés. L'ingénieur compose la route grâce à des repères que retrouve le voyageur. Celui-ci apprend à percevoir les distances. Une continuité s'instaure entre le voir et le mouvoir. Au XVIII^e siècle, la route, « grande œuvre technique », fonctionne comme un révélateur spatial.

Avec l'arrivée du chemin de fer, à partir de 1830, le voyageur,

convoyé sans pouvoir intervenir, est d'abord décontenancé par la vitesse. Le paysage s'enfuit. Seuls des auteurs comme Victor Hugo ou Verlaine y découvrent une poésie nouvelle, un nouvel alphabet visuel. Mais si les premiers plans disparaissent, une sensation va naître, celle du panorama, ponctué, de temps à autre, par un détail fixé par l'œil en déroute.

Ce nouveau mode de découverte spatiale renouvelle la vision du monde : il rend visible une succession de sites en les repoussant au loin. Et Marc Desportes rapproche le chemin de fer d'une autre technique, la photographie, née sensiblement en même temps. Pourtant, tout semble opposer la vision floue du mouvement engendrée par la vitesse et la netteté des images photographiques. En réalité, souligne Marc Desportes, les deux visions, qui font chacune intervenir un procédé technique, ne sont pas antinomiques. Elles ont « un domaine de validité bien délimité et exigent un effort d'adaptation de la part du sujet ». En train, le voyageur « adopte un mode perceptif où seule la vue lointaine intervient ; devant une photo, le spectateur adapte son regard à l'apparence conférée aux choses. » La photographie comme la vision donnée par un voyage en chemin de fer n'enregistrent pas la réalité. Ce qu'elles donnent à voir est le résultat « d'un mode opératoire ».

L'apparition de l'automobile, dans les premières années du XX^e siècle, modifie encore la perception du paysage. L'automobiliste redécouvre la route, que le che-

min de fer, cantonné sur une voie spécifique, avait rendue obsolète – et, avec elle, une liberté, une fantaisie oubliées. Un journaliste de *La Vie automobile* parle de « la succession éblouissante du paysage qui fait le charme du tourisme automobile ». Le paysage ainsi perçu, ce n'est plus la grande perspective cavalière ni le défilement au loin d'un vaste panorama, « c'est une succession de vues, s'enchaînant selon des angles variés », souligne Marc Desportes.

SANS DÉBUT NI FIN

Du coup, si le cinéma des frères Lumière avait célébré la locomotive, celui des années 1920 exalte l'automobile. Grâce au montage, il peut rendre l'enchaînement abrupt des visions qui s'imposent au conducteur à travers son pare-brise. Notamment le paysage urbain, haché, morcelé en séquences. Les films de Marcel L'Herbier, d'Abel Gance ou de Dziga Vertov sont des odes au mouvement comme au paysage urbain. Les écrivains emboîtent le pas : Dos Passos avec application, Chester Himes avec jubilation.

L'autoroute, réalisée à partir de la décennie suivante, est une nouvelle étape. Comme le chemin de fer, c'est un réseau spécifique, autonome, mais mieux adapté au terrain. Elle est très vite un élément majeur de l'aménagement du territoire. Pour Le Corbusier, c'est un outil essentiel pour les villes nouvelles, rationnelles, que traduisent quelques impératifs simples : habiter, travailler, se recréer, circuler. Les voies rapides permettent de relier les espaces différenciés, isolés par des espaces verts.

Mais l'autoroute est un « instrument » difficile à apprivoiser. Son aménagement est complexe, la vitesse abrège le temps d'information, elle requiert une signalétique lourde. A la moindre erreur d'orientation, le conducteur se retrouve seul, sans repères, dans un monde déshumanisé. « L'espace découvert au cours de l'expérience autoroutière est comme une sorte de trouée vers l'avant dont les bords fuiraient inexorablement, constate Marc Desportes. La perception générale du cadre extérieur est modelée par cette orientation frontale. Les éléments très lointains apparaissent presque immobiles, formant le fond de décor, les éléments distants se présentent selon des vues changeantes, tandis que les éléments situés à proximité de la voie sont animés d'un vif mouvement. » Et il rapproche le spectacle autoroutier des « compositions musicales modernes sans début ni fin » ou des « bandes dessinées des quotidiens, toujours lues par brefs épisodes et sans continuité ». Il y a donc une banalisation et une uniformisation des zones traversées, qu'elles soient rurales ou urbaines.

Marc Desportes consacre son dernier chapitre aux métamorphoses urbaines, « à partir de l'éclairage ponctuel fourni par les aménagements techniques ». Les artistes

modernes, de Baudelaire à Walter Benjamin, ont découvert dans la cité le plus fascinant des paysages.

Le spectacle de la ville contemporaine relève-t-il encore d'une esthétique ? L'ingénieur des Ponts est pessimiste : « La coupure est flagrante entre, d'une part, les décideurs, les planificateurs, les aménageurs, et, d'autre part, les usagers, qu'ils soient nommés habitants, résidents ou citoyens. » La technique qui a si longtemps accompagné et révélé le paysage a entrepris ici de le dévorer. La ville hésiterait alors entre le chaos et la collection d'images.

Les dernières pages de Marc Desportes sur le paysage vu d'avion lui permettent d'aborder l'ultime frontière, notre environnement visuel « investi par le mode numérique ». Son constat est sévère : « Le paysage auquel [la vue numérique] introduit s'avère sans durée, sans rythme, sans consistance, sans matière, sans profondeur. » Ce qui lui permet de conclure avec Montaigne : « Notre condition est merveilleusement corporelle. »

PAYSAGES EN MOUVEMENT de Marc Desportes.

Gallimard, « Bibliothèque illustrée des histoires », 117 illustrations, 414 p., 45 €.

APARTÉ

L'Amérique du Diable

HORMIS dans la bouche des fanatiques religieux, le Diable est plutôt une valeur en baisse. Comme si, par souci d'égalité, les gens lui tenaient rigueur de sa vision franchement non démocratique du monde : le Paradis pour tous, quoi de plus légitime, après tout ? Et qu'on en finisse avec cet au-delà à deux vitesses.

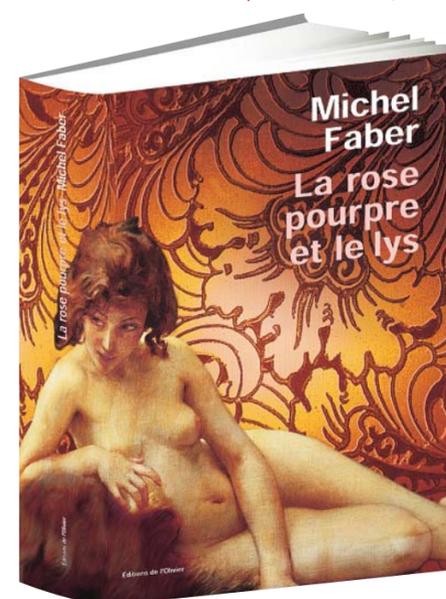
Alors, ringard, le Malin ? C'est compter sans les ressources de l'ange déchu qui, comme chacun sait, possède plus d'une fourberie dans son sac. Et peut, à volonté, se glisser là où on ne l'attend pas, y compris dans les lieux les plus éloignés de ses territoires d'influence traditionnels – un collège évangélique du Minnesota, par exemple. Telle est en tout cas la découverte que va faire, à son corps défendant, le héros du roman décapitant de Théodore Roszak, *Le Diable et Daniel Silverman* (Le Cherche-Midi, 422 p., 18 €). Où l'on découvre, grâce à l'ironie proprement diabolique de l'auteur de *Vers une contre-culture* (Stock, 1970), le visage d'une Amérique dont certains citoyens seraient convaincus que « l'Etat démocratique est un complot laïque contre le peuple de Dieu ».

Raphaëlle Rérolle

Lire la suite page X

« Époustouflant »

Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*



« Une magistrale bacchanale, un roman qui réinvente le XIX^e siècle avec les mots du XXI^e, à la proue de la nouvelle garde des lettres britanniques. »

André Clavel, *L'Express*

« Un roman passionnant, parfois tragique et parfois comique : la sombre magnificence des vies portées à bout de bras. »

Marie-Laure Delorme, *Le Journal du Dimanche*



Éditions de l'Olivier

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **NAISSANCE DES ÉDITIONS PASTEUR.** Pasteur Mediavita, société affiliée à l'Institut Pasteur, s'allie aux éditions Tallandier, filiale du Point et du groupe La Martinière-Le Seuil, pour créer les éditions Pasteur, indique un communiqué de la nouvelle maison. Les éditions Pasteur seront codirigées par Anne-Sophie Godon et Henri Bovet.

Deux premiers ouvrages ont déjà été publiés : *Le guide équilibre Santé*, sous la direction du Dr Marc Salomon et *Le Mystère des épidémies*, des docteurs François Rodhain et Jean-François Saluzzo. Ces deux titres illustrent « la volonté des éditions Pasteur d'ouvrir une voie nouvelle dans la santé grand public en synthétisant une approche issue des découvertes les plus récentes et l'attente d'un public désireux de devenir davantage acteur dans la gestion de son propre capital santé », indique le communiqué. L'intégralité des droits est reversée aux laboratoires de recherche de l'Institut Pasteur. La diffusion et la distribution sont confiées à la société Volumen.

■ **PRIX.** Créé cette année, le premier **Man Booker International Prize** qui, à la différence du Man Booker Prize, récompense la contribution à la littérature mondiale d'un auteur vivant – dont les ouvrages sont disponibles en anglais –, est revenu à Ismaïl Kadaré pour l'ensemble de son œuvre (Fayard). Ce prix est doté de 60 000 livres sterling (89 600 €). Le **Prix du Livre Inter** a été attribué à Joël Egloff pour *L'Etourdissement* (Buchet-Chastel), le **Grand Prix des lectrices de Elle** a été remis, dans la catégorie « roman », à Philippe Grimbert pour *Un secret* (Grasset) ; dans la catégorie « document », à Azar Nafisi, pour *Lire Lolita à Téhéran* (Plon) ; dans la catégorie « policier », à Dominique Sylvain pour *Passage du désir* (éd. Viviane Hamy). Le **Prix du récit biographique**, parrainé par l'Académie internationale des arts et collections, récompense, dans la catégorie « récit biographique », Anne Plantagenet pour *Seule au rendez-vous* (éd. Robert Laffont) ; dans la catégorie « témoignage biographique », Lionel Duroy pour *Ecrire* (Julliard) et dans la catégorie « Prix spécial du jury », Geneviève Moll pour *Madame Sagan* (Ramsay). Le **prix Vaudeville** a été attribué à Frédéric Mitterrand pour *La Mauvaise Vie* (éd. Robert Laffont). Le **Prix littéraire de la route des Indes** a été remis à Amrita Pritam pour *Pinjar* (éd. Kailash). Le **prix Cybele**, créé cette année pour la fête des mères, a été décerné à Maïssa Bey pour *Surtout ne te retourne pas* (éd. de l'Aube). Fouad Laroui est le lauréat du **Prix de la nouvelle du scribe** pour *Tu n'as rien compris à Hassan II* (Julliard). Le **prix Louis-Guilloux** est revenu à l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot pour *Bicentenaire* (Actes Sud). Les **prix des Imaginales** ont été remis, dans la catégorie « roman francophone », à Pierre Pevel pour *L'Élixir d'oubli* (éd. du Pré aux clercs) ; « roman étranger », à Sean Russel, pour *Le Frère initié* (éd. de L'Atalante) ; « roman jeunesse », à Clive Barker, pour *Abarat 2* (Albin Michel) ; « nouvelle », à Léa Silhol, pour *Musiques de la frontière* (éd. de l'Oxymore) ; « illustration », à Guillaume Sorel pour *Les Tisserands de Saramyr* (Fleuve Noir).

À L'ÉTRANGER

■ **PAUL MCCARTNEY, AUTEUR POUR LA JEUNESSE.** Paul McCartney a signé un contrat avec l'éditeur britannique Penguin pour publier un livre en octobre. *Dans les nuages : un conte de fée urbain* raconte les aventures de l'écureuil Wirral, et s'inspire d'un film d'animation que l'ex-chanteur des Beatles avait aidé à produire. « Parce que j'ai longuement travaillé sur cette histoire ainsi que sur ses personnages, il est très intéressant pour moi de voir les choses se finaliser dans ce qui sera, selon moi, un livre remarquable », a déclaré Paul McCartney, jeudi 3 juin.

Le livre doit paraître aux éditions Penguin Young Readers Group, la branche littérature jeunesse de Penguin, avec un tirage initial de 500 000 exemplaires. « Ce sera un de nos plus gros best-sellers », assure Doug Whiteman, président de la filiale des éditions Penguin. Paul McCartney rejoint les célébrités ayant écrit un livre pour enfants, parmi lesquelles on compte déjà Jimmy Carter, Madonna ou Sarah Ferguson. – (AFP.)

■ **RECTIFICATIFS.** Le titre du livre pour lequel notre collaboratrice Christine Jordis a reçu le prix Valéry-Larbaud est *Une passion excentrique, Visites anglaises* (Seuil) et non *Une passion française*, comme nous l'avons indiqué par erreur dans « Le Monde des livres » du 3 juin.

Par ailleurs, l'INFL est l'Institut national de formation de la librairie et non l'Institut national de la librairie française.

LE NET LITTÉRAIRE AVEC **Le Monde.fr**

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Numériquement littéraire...

<http://www.eliterature.org/about/>
<http://leo.worldonline.es/federica/edam/index.htm>
http://www.yhchang.com/SAMUSU_NG_ENGLISH.html
<http://www.ser-ged.net/prime%2otime.swf>
<http://adamcadre.ac/af.html#Photopia>

■ **UN TEMPLE ?** Oui c'est bien cela. L'un de ces lieux de recueillement où l'on s'incline un instant, ébahi à la fois par la clarté de l'organisation, l'ambition démesurée, et la propension rationnelle à l'indexation totale. Le site de l'Electronic Literature Organisation (ELO) est un de ces petits sanctuaires où peuvent faire

halte tous ceux que les rapports entre l'écriture et l'ordinateur intéressent. L'objectif en est simple : aider à l'écriture, à la publication et à la lecture de textes créés pour ce nouveau média.

Le site a le mérite de donner une définition de ce que pourrait être la littérature en ligne ; et pour ceux que les définitions rebutent, il propose plusieurs démonstrations. Par ailleurs, de nombreuses universités américaines, ELO lutte avec intelligence contre le mal endémique d'Internet : la perte de mémoire, la disparition. Les œuvres de littérature s'évanouissent ou se noient dans la masse des milliards de pages qu'offrent les moteurs de recherche. A cette fin, le site recueille dans une base de données plus de deux mille œuvres de ce genre nouveau.

La recherche des projets français mène à quatre pages de liens. Parmi eux, l'hyperroman de Fred Romano, qui fut la femme de Coluche, et qui nous conte les aventures d'Edward Amiga. Ou encore, le délicieux Samsung de Young-Hae Chang dont nous vous laissons découvrir le charme musical. Ou enfin l'agaçant *Prime Time*, de Serge D., qui nous renvoie à notre condition de spectateur-lecteur.

Boris Razon lemonde.fr

■ **PAS MOINS** d'une dizaine de livres sur le nouveau pape, Benoît XVI, ou écrits de sa main, sont déjà sortis en France depuis son élection, le 19 avril. D'autres sont annoncés. C'est d'un phénomène éditorial qu'il s'agit. Les uns s'en réjouiront. D'autres auront des haut-le-cœur. Mais s'il répond à un légitime besoin de connaître la personnalité du nouveau chef de l'Eglise catholique, un tel engouement pour la papauté et pour l'ex-cardinal Ratzinger, décrit par certains comme un « conservateur borné », a de quoi étonner.

La frontière entre éditeurs « profanes » et « confessionnels » s'est effacée. Mais, s'agissant du pape qui vient de disparaître et de son successeur, celle qui sépare les ouvrages de compilation ou de circonstance et les œuvres originales, documentées et pertinentes, les biographies travaillées et vivantes, ressemble à un abîme.

Coupable, une fois de plus, la précipitation éditoriale. Comme si, à peine connu le nom du nouveau pape, une autre compétition avait commencé pour celui qui serait le premier à publier un « Ratzinger », c'est-à-dire à prolonger l'émotion de la mort du pape, la suspense d'un conclave et l'élection d'un cardinal favori depuis longtemps. D'où l'impression de livres « bricolés » à partir de manuscrits préparés à l'avance, bâtis sur le même plan (les « secrets » de l'élection, les « chantiers », etc.), sans enquête ni révélation, puisant dans la manne déjà éditée par un préfet de la doctrine romaine qui, heureusement pour eux, fut fort prolix.

Ainsi ose-t-on présenter comme une biographie (*Benoît XVI, les clés d'une vie*, de Constance Colonna-Cesari, éd. Philippe Rey, 198 p., 14,90 €) le livre d'une journaliste inconnue à Rome qui réécrit les dépêches d'agence et les articles parus lors du conclave, dépeint l'élection du cardinal Ratzinger comme la machination d'un clan ultra-conservateur et détaille avec une assurance désarmante les manœuvres des quatre scrutins. Un cardinal latino-américain aurait obtenu 50 voix ! Le « *candidat progressiste* » Martini aurait souhaité « un nouveau concile Vatican III ». Que d'erreurs et d'approximations !

Puis il y a ceux qui, sous couvert d'érudition, comme le *Benoît XVI, les défis d'un pape*, de Bruno Lebec (L'Archipel, 262 p., 18,50 €), sont des ouvrages militants. L'auteur, ancien fonctionnaire du Vatican, habille l'élection du cardinal Ratzinger de longues digressions et leçons, préparées de longue date, distribuées aux jésuites, aux Eglises locales accusées de contrarier l'action du pape, aux « *aventuriers de la liturgie* », à des personnalités qui ne méritent pas tant d'indignité (Helder Camara, cardinaux Villot, Casaroli, anciens secrétaires d'Etat de Jean Paul II, Mgr Marini, son cérémoniaire). Et il annonce que le cardinal Barbarin, archevêque de Lyon, sera bientôt nommé à Rome, « où il rétablira la réputation de l'ancienne primature des Gaules ». A bon entendeur !

La lecture d'un livre écrit par les deux bons connaisseurs que sont Jacques Duquesne et Giancarlo Zizola (*Benoît XVI ou Le Mystère Rat-*

zinger, Seuil, 240 p., 19,50 €) suscite à la fois un grand intérêt et quelques regrets. Le portrait réalisé par le vaticaniste italien illustre la personnalité complexe, parfois contradictoire, de l'homme qui vient d'être élu. Il distingue avec bonheur et précision, dans sa vie et son œuvre, la part de la « *relativité* » et celle de l'« *absolutisme* ». Après le pontificat flamboyant, hypermédiatisé de Jean Paul II, il loue le souhait de plus grande intériorité et de recentrage sur la gestion des crises internes à l'Eglise exprimé, depuis son élection, par Benoît XVI.

C'est sans doute le livre qui aide le mieux à cerner la personnalité du pape et la nature des défis qui l'attendent. Mais on s'interrogera sur la construction de cet ouvrage, qui commence par quelques chapitres de Jacques Duquesne sortis d'une documentation très froide inspirée d'une vision de l'Eglise des années 1960 et 1970 qui commence à dater.

IL AURAIT FALLU DU TEMPS

On regrettera donc que les éditeurs aient fait le choix de la compilation plus que de l'enquête. Il aurait fallu du temps, étudier les racines bavaroises du nouveau pape, tenter de comprendre le raidissement de sa pensée après Vatican II, essayer d'expliquer son action à Rome par son conflit originel et personnel avec Hans Küng, son collègue progressiste de Tübingen.

Deux ouvrages méritent pourtant d'être retenus. Celui de Jean-Marie Guénois (*Benoît XVI, le pape qui ne devait pas être élu*, éd. J.-C. Lattès, 202 p., 17 €), pour l'abondante docu-

mentation, précise et vivante, réunie sur l'activité du Vatican, ses rouages internes, les règles du jeu qu'il faut connaître avant de prétendre décrire cet univers si particulier et fermé. Le journaliste de *La Croix*, qui a été longtemps correspondant à Rome, donne involontairement une leçon de modestie à tous les « vaticanistes » en herbe.

Quant à l'ouvrage de Jean-Claude Petit (*L'Eglise après Jean Paul II*, éd. Calmann-Lévy, 182 p., 15 €), il se distingue par la conviction qui l'anime. Voici un livre qui ne se prétend pas un portrait du nouveau pape. Avec liberté et justesse, il dresse l'état des lieux de l'Eglise à l'heure de la succession. Tels qu'il les décrit, les dossiers à traiter par Benoît XVI (œcuménisme, collégialité, place des femmes, proximité des pays, catégories défavorisées...) ne sont pas originaux, mais l'ancien patron de *La Vie*, nourri de son expérience de l'Eglise et de sa foi militante, transmet au lecteur son enthousiasme.

Enfin, on ne saurait trop recommander à qui voudrait connaître le nouveau pape d'aller à la source, c'est-à-dire de le retrouver dans ses œuvres, ses entretiens déjà nombreux parus en France (pour certains depuis longtemps). Et on louera les éditeurs qui avaient vu juste en publiant ce théologien parfois rébarbatif. Parmi les quelque trente ouvrages disponibles en français, on lira ou relira en particulier *Le Sel de la terre* (entretiens avec Peter Seewald, Flammarion/éd. du Cerf, 1997, 278 p., 20 €). Ou *Voici quel est notre Dieu. Conversation avec Peter Seewald*, Plon/Mame, 324 p., 19 €).

Henri Tincq

En Aquitaine, un espace de lecture modulable pour adolescents

BORDEAUX

de notre correspondante

« Range ta chambre ! » Combien d'adolescents entendent chaque jour cet oukase ? Mais l'injonction pourrait bientôt être synonyme de plaisir aux yeux des jeunes Aquitains, c'est du moins le souhait de l'Association régionale pour l'écrit et le livre en Aquitaine (Arpel), qui vient de créer un espace de lecture, ludique et modulable, baptisé « Range ta chambre ! ». Depuis 2004, un groupe de pilotage de cette structure, financée par le conseil régional d'Aquitaine, réfléchit aux différentes façons d'inciter les jeunes à lire et à découvrir des auteurs méconnus. « Des bibliothécaires nous demandaient comment accueillir les jeunes autour de la lecture et leur proposer un espace où ils se sentiraient bien », se rappelle Lucie Braud, chargée de mission sur les lycées et la littérature jeunesse à l'Arpel.

Le premier objectif de « Range ta chambre ! » est de séduire ce public sur ses lieux d'accueil : dans un centre de documentation, un internat ou un réfectoire de lycée ou de Centre de formation des apprentis dans une biblio-

thèque ou un centre socio-culturel. Il fallait trouver un espace attractif, léger, facile à installer, adaptable aux différents lieux d'accueil et peu coûteux en maintenance. La « chambre » de 9 m², inspirée de vraies chambres d'ados, est donc en kit : son assemblage ne nécessite que trois outils – un marteau, un tournevis et une clé à lèvre –, fournis avec le plan de montage. On peut installer jusqu'à trois modules, soit une surface de 27 m².

DES « CHAMBRES » PRÊTÉES AUX LYCÉES

« Le montage demande trois à quatre heures de travail pour deux personnes sans compétences techniques particulières », assure Patrice Fortin, chargé de mission à l'Arpel. Tous les éléments rentrent dans un véhicule de 12 m³ qui ne nécessite pas de permis de conduire spécifique. L'étagère de livres est formée de six cubes en bois ; une quinzaine de coussins en forme de boudins filiformes sont gonflables avec un aspirateur à soufflerie inversée. Le tapis molletonné aux couleurs vives se déroule sans souci et les systèmes électriques sont déjà installés dans les structures aluminium. Les murs sont

symbolisés par de grandes peintures japonaises, sur lesquelles sont représentées autant de vraies chambres d'adolescents. L'association a sollicité deux lycées et un collège d'Aquitaine pour l'aménagement et la décoration.

En fonction de la demande, un téléviseur sera installé avec diffusion de documentaires d'écrivains. Côté livres, « nous avons axé nos choix sur la littérature jeunesse – BD et romans – que nous, les libraires et les bibliothécaires, aimerions partager avec les adolescents », précise Lucie Braud. La liste n'est pas définitive et peut être modifiée selon les projets.

Cet espace sera prêté aux lycées intéressés et loué aux autres structures. Il est disponible depuis peu, mais le démarrage est attendu à la rentrée 2005. « Attention, il faut un projet autour de ce lieu, aussi séduisant soit-il, préviennent Patrick Volpilhac, le directeur de l'association régionale. Cette initiative doit donner envie aux bibliothécaires, documentalistes, enseignants ou responsables de centres de formation d'investir le lieu et d'y présenter leurs propres projets autour de la lecture. »

Claudia Courtois

AGENDA

PREMIER FESTIVAL DU MOT

Du 15 au 19 juin, à La Charité-sur-Loire (Nièvre), se tiendra le premier festival consacré au mot, créé par l'association Mot-et-MOTS. Ce festival aura pour but d'éclairer la vie des mots à l'occasion de conférences, spectacles, projections, débats... ; et de les analyser au travers de manifestations thématiques telles que « Les mots de la musique », « Les mots d'ailleurs » (autour de la traduction) ou « Les mots du vin » (une initiation au vocabulaire de l'œnologie). (Rens. : 03-86-70-15-06.)

■ **LES 9, 10 ET 11 JUIN. POL'ART. A Paris** se tiendront les 1^{ers} Rencontres européennes du polar et de l'art, Pol'art, organisées par les bibliothèques de la ville et les instituts culturels européens de Paris. Une trentaine d'écrivains sont attendus (à l'espace Kino, 62, av. de La Motte-Piquet, 15^e ; entrée libre ; rens. : www.polart.fr).

■ **LE 10 JUIN. TRADUCTEURS. A Paris** se tient le 1^{er} Salon du livre d'Amérique latine autour du thème « Le métier de traducteur », en partenariat avec France Culture, La librairie espagnole, l'IHEAL et l'Union latine (de 12 heures à 20 heures, MAL, 217, bd Saint-Germain, 7^e).

■ **DU 10 AU 12 JUIN. VERNE. A Saint-Jans-Cappel (59)**, la 7^e édition du Festival « Par monts et par mots » célèbre le 100^e anniversaire de la dis-

parition de Jules Verne, où sera présenté le livre *Le Tour du mont en 80 pages*, écrit, pour l'occasion, par une cinquantaine de créateurs européens (au parc départemental Marguerite-Yourcenar, rens. : www.cg59.fr, rubrique actu/événement).

■ **LES 10, 11 ET 12 JUIN. NERVAL. A l'abbaye de Chaalis (60)**, hommage à Gérard de Nerval pour le 150^e anniversaire de sa mort, avec lectures accompagnées au violoncelle, un café littéraire et une conférence de Jacques Bony (rens. : 03-44-54-04-02 ou www.institut-de-france.fr, rubrique patrimoine).

■ **LE 11 JUIN. MAURIAC. A Paris**, rencontre autour du *Temps immobile* de Claude Mauriac, animée par Philippe Lejeune, avec Jean Allemand et Jacques Lecarme (à

10 heures, Maison des écrivains, 53, rue de Verneuil, 7^e ; rens. et rés. : 01-49-54-68-80).

■ **LE 11 JUIN. SIMON. A Paris**, 6^e Séminaire Claude Simon : « Simon : style, syntaxe » avec Claude Mouglin, Ilias Yocarlis, David Zemmour et Agnès Rioux-Watine (à 9 h 30, à l'ENS, rue d'Ulm, 5^e, salle Celan).

■ **DU 11 AU 19 JUIN. SIMENON. Aux Sables-d'Olonne (85)**, le 7^e Festival Simenon qui aura pour thème « Terrorisme d'hier et d'aujourd'hui : de la révolte chez Simenon à Al-Khaïda », accueillera notamment l'écrivain belge Michel Carly, à l'occasion de la parution de son livre *Simenon, les années secrètes : Vendée 1940-1945*, avec 30 photos inédites (rens. : www.festival-simenon-sablesolonne.com).

■ **DU 13 AU 17 JUIN. LECTURES. A Arles (13)**, « Violences et tendresses épistolaires » sera le thème des lectures de l'association Le Mejan, par Ludmila Mikaël, Marianne Épin, Nathalie Cerda, Dominique Blanc, Marie-Christine Barrault... (à 19 heures chaque soir, au cloître Saint-Trophime ; entrée 10 € ; rens. : 04-90-49-56-78).

■ **LE 15 JUIN. MILLE ET UNE NUITS. A Paris**, soirée autour des *Mille et Une Nuits* (Gallimard, « La Pléiade »), avec une table ronde qui réunira Margaret Sironval, Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel (à 18 h 30), suivie d'une lecture d'extraits par Christian Rist accompagné par Jean-Michel Deliers (à 20 h 30, à l'auditorium du Louvre ; rens. : 01-40-20-55-55 ou www.louvre.fr).

■ **LES 16 ET 18 JUIN. JOYCE. A Saint-Gérand-le-Puy (03)**, hommage à James Joyce, avec « La nuit d'Ulysse » et « La journée d'Ulysse » (rens. : 04-70-47-45-86).

LITTÉRATURES

Jeux fous de créatures avec leur créateur

Jusqu'où le désir de donner la vie peut-il conduire un écrivain ? Dans un nouveau roman époustoufflant, l'Australien Peter Carey, en véritable apprenti sorcier, s'interroge sur les limites et les vertiges de la création littéraire

MA VIE D'IMPOSTEUR
(*My Life as a Fake*)
de Peter Carey.
Traduit de l'anglais (Australie)
par Elisabeth Peellaert,
Plon, « Feux croisés »,
260 p., 20,50 €.

Jusqu'à quel point la créature peut échapper à son créateur, Dieu seul le sait. Dieu et quelques romanciers qui se piquent d'explorer la question par l'intermédiaire des pouvoirs de la fiction : vous créez un personnage, une intrigue, un monde imaginaire et hop ! à peine ébauché, le voilà qui se met à vivre de sa propre vie, sous votre nez, décidant en partie de son destin. C'est l'histoire du Gepetto de

Deux Booker Prize

Né en Australie en 1943, Peter Carey est considéré comme l'un des plus grands écrivains de langue anglaise de notre époque. Fait exceptionnel, il a reçu deux fois le célèbre Booker Prize pour ses romans *Oscar et Lucinda*, en 1988 (Plon, 1990) et *Véritable histoire du gang Kelly*, en 2001 (Plon, 2003). Très inventif dans le choix de ses formes romanesques, Peter Carey est aussi l'auteur de *L'Écornifleur* et de *Jack Mags* (Plon, 1995 et 1999). Il vit aujourd'hui à New York.

Collodi, taillant dans une bûche son Pinocchio, un petit pantin qui ment dès qu'il respire, ou du Frankenstein de Mary Shelley, bricolant un monstre qui ravagera son existence. Et c'est aussi, dans une certaine mesure, l'histoire des personnages inventés par Peter Carey, formidable écrivain australien qui s'interroge avec brio sur les limites et les vertiges de la création littéraire.

Qui crée quoi ? Où est le sujet, où est l'objet, dans le processus de création ? Et qui mystifie qui ? Comme dans *Véritable histoire du gang Kelly*, son magistral et captivant précédent roman, Peter Carey s'est appuyé sur un fait divers réel : en 1944, deux Australiens ont fait croire à l'existence d'un poète inventé de toutes pièces – non seulement lui, mais ses vers, sa biographie, une sœur imaginaire, etc. Chez Carey, les deux mystificateurs se transforment en un seul, Christopher Chubb, australien lui aussi et mû par la jalousie. Mêlant plusieurs strates temporelles, le romancier lance la directrice d'une revue littéraire anglaise, Sarah Wode-Douglass, sur les traces de cette machination qui, naturellement, n'a pas tourné comme prévu.

Car Bob McCorkle, le poète inventé par Chubb, revient évidemment tourmenter son géniteur. Lui en personne, avec ce physique de bûcheron que Chubb avait obtenu par collage, en assemblant des photos piochées ici et là (exactement comme Frankenstein avait fabriqué



Peter Carey en Italie, en janvier 2003

son monstre, à partir de morceaux humains récupérés dans des cimetières ou des salles de dissection). La créature vient demander des comptes à son créateur, comme les enfants peuvent en réclamer à leurs parents. Et pour mieux installer le parallèle avec cette question de la filiation, Carey multiplie les chassés-croisés entre géniteurs et descen-

dants : Sarah cherche la vérité sur sa mère morte, Chubb veut échapper au souvenir de la sienne et vit dans la hantise de perdre une fille qui n'est peut-être pas de son sang.

EN UN SEUL TORRENT

Ce qui est en cause, c'est le désir fou de donner la vie, qu'elle soit de chair ou de papier – cela et ses dan-

gereux corollaires. Un désir qui hante le romancier tout autant que le poète et dont Peter Carey a tiré le meilleur parti. « *Je dois servir la vie* », affirme Chubb à Sarah – voilà ce que fait l'écrivain australien dans ce roman singulier, qui paraît écrit par un ventriloque. Car, pour mieux restituer la mobilité de la vie, son caractère incertain, mouvant,

périlleux, Carey déroule des dialogues privés des balises ordinaires. Pas de tirets, pas de guillemets – seuls les passages à la ligne matérialisent le changement de locuteur : les répliques s'enchaînent en un seul torrent, parfaitement compréhensibles et pourtant sans cesse au bord du gouffre. Le narrateur peut changer en cours de route, comme si l'auteur se déplaçait de l'un à l'autre, dans cet exercice de haute voltige qui consiste à se mettre dans la peau des personnages.

Des protagonistes entièrement surgis de l'esprit de l'écrivain, mais jamais à partir de rien. Les allusions à la boue (matière première supposée de l'humanité), mais aussi aux souvenirs et aux rêves, sont souvent présentes dans cette métaphore de la création littéraire. Et pas forcément de façon flatteuse. Rêvant une nuit qu'elle est morte, Sarah voit ainsi le contenu de son bureau « *répandu dans les infâmes marécages de boue* » d'un cimetière pour indigents de l'Essex. Quant aux souvenirs et aux songes, ils ont rarement le mérite de la gaîté...

Mais n'est-ce pas à partir de ces matériaux que le romancier façonne ses fictions ? A partir de ces reflets de la vie réelle qu'il en forge un autre, encore plus ressemblant et tout aussi troublant : vrai et faux à la fois. Savant fou, apprenti sorcier, l'écrivain joue avec le feu. Et s'il est un imposteur, alors Peter Carey en est un lui aussi, mais de génie.

R. R.

La lente dégradation de M^{me} Scözcs

Recueillie en ville par sa fille, une vieille femme perd son rôle et sa fierté. Un récit précis et juste

LA BALLADE D'IZA
(*Pilatus*)
de Magda Szabó.
Traduit du hongrois
par Tibor Tardös,
éd. Viviane Hamy,
262 p., 21,50 €.

Après *La Porte* (éd. Viviane Hamy, prix Femina étranger 2003) qui racontait le destin d'une servante, prêtant à son histoire des dimensions épiques, ce livre-ci, publié en 1963, prend aussi pour centre une femme simple : une vieille femme, M^{me} Scözcs, à la fois intelligente et inculte, courageuse, gaie, vaillante malgré la pauvreté et les coups durs. L'intrigue est mince : son mari meurt ; sa fille Iza, médecin, la prend chez elle. Quittant sa petite ville de province, elle s'installe à Budapest.

La tragédie naît de ce déplacement. Peu de chose, mais ces quelques éléments permettent à Magda Szabó, à force de précision et de jus-

tesse, en suivant chaque sentiment – pitié, remords, irritation, crainte – dans son cheminement au jour le jour et ses méandres compliqués, d'opposer les générations et les mondes. Le passé, tel qu'il s'efface, avec la vie campagnarde et ses modes de pensée, sont confrontés à la modernité de la grande ville : Budapest dépeinte sous ses cieux changeants, une cité trépidante, propre à affoler une vieille femme. L'Histoire, que ce soit sous la forme de la seconde guerre mondiale ou des injustices commises par le régime en place, a laissé ses traces lourdes sur les êtres – sur le vieux Vince, par exemple, « *mis en disponibilité* » pour avoir rendu un jugement en son âme et conscience, au nom « *de la sainte couronne hongroise* ».

Est-ce pour lutter contre ce poids de souffrance et la tentation de se souvenir que la petite Iza choisit résolument l'avenir, c'est-à-dire le monde contemporain ? Elle y est

magnifiquement adaptée. « *Elle ne se relâchait jamais, ne perdait jamais son temps, préparait ses examens selon une organisation méticuleuse* ». Jusqu'au jour où elle est devenue M^{me} le médecin chef, une femme lisse et belle, maîtresse d'elle-même, fraîchement divorcée et munie d'un amant, toujours courant, toujours pressée, si efficace qu'elle ne trouve plus le temps de s'occuper de sa vieille mère, qu'elle aime pourtant de tout son cœur.

TOUT EST ORGANISÉ

Cette dernière éprouve un besoin irrésistible de se rendre utile. Comme ces gens qui toute leur vie se sont affairés au service des autres – en l'occurrence de leur famille – et qui, un jour, se retrouvent inemployés, désorientés, sans raison d'être. Son amour pour sa fille exige de s'exprimer et d'être reçu. Logée dans l'appartement confortable d'Iza, M^{me} Scözcs tente d'accomplir les petites tâches qui justifieraient

sa présence en ces lieux. Peine perdue. Tout est organisé : elle va d'échecs en déceptions.

Partagée en quatre chapitres : « La terre », « Le feu », « L'eau » et « L'air », comme ces éléments dont la vieille femme est maintenant séparée, l'histoire retrace la lente dégradation de M^{me} Scözcs. La perte de soi, de son identité, de la raison, passe ici par la perte de tout rôle et donc, de cette fierté sans laquelle on ne peut vivre. Sauf à accepter l'état de mort-vivant. Etre à charge. L'« *énergie impitoyable* » de M^{me} Scözcs ne peut l'admettre.

L'art de Magda Szabó est de ne pas jeter le blâme sur Iza (à laquelle elle offre pourtant un destin de solitude), la femme affairée, ajustée aux exigences de la vie moderne, tournée vers les lendemains qui chantent, mais d'explorer un passé riche, encore fortement présent, pour y trouver l'explication de nos fautes et de nos malheurs.

Christine Jordis

Parme antifasciste

Un roman de résistance dans l'Italie de 1922

OLTRETORRENTE
de Pino Cacucci.
Traduit de l'italien
par Benito Merlino,
éd. Christian Bourgois, 233 p., 20 €.

Dans toute la vallée padane, Parme est la seule zone qui ne soit pas tombée aux mains du fascisme oppresseur », écrit Guido Pacelli dans *Oltretorrente*, le roman que Pino Cacucci a consacré à la résistance que Parme opposa aux milliers de « *squadristes* » fascistes venus mater ses habitants en août 1922.

Destiné au métier d'horloger, Pacelli, le protagoniste du roman, se bat pour les plus faibles et fonde la Ligue prolétarienne de Parme. Arrêté, il sort de prison grâce aux gens de son quartier, Oltretorrente, qui l'élisent député. Ensuite, avec l'aide de l'anarchiste Antonio Cieri, il dirige la résistance de la ville, lorsque les *rais* fascistes Farinacci et Balbo décident de donner une leçon à

ce peuple qui ne veut pas plier. Cacucci mêle fiction romanesque et reconstitution historique, décrivant avec précision le climat d'intimidation créé par le mouvement fasciste naissant, les assauts contre les maisons du peuple et les assassinats des militants de gauche. Il montre les liens entre fascistes, industriels et propriétaires terriens. Il raconte surtout la grève générale et la détermination des habitants d'Oltretorrente, qui réussirent à faire reculer Balbo et ses « *squadristes* ». Acte héroïque qui n'empêchera pas le fascisme de prendre le pouvoir.

L'écrivain italien retrace avec habileté la genèse du fascisme et propose l'épopée de Parme comme un témoignage sur l'esprit de résistance face au totalitarisme. Avec son héros, Pacelli, il invite à ne jamais feindre de ne pas voir, comme le rappelle Antonio Gramsci en exergue du roman : « *Je hais les indifférents.* »

Fabio Gambaro

Les quatre vérités d'Anne Zelensky, féministe lucide

PARTI PRIS

ON LES A VUES arriver, depuis quelques années, ces femmes qui ne se sont jamais vraiment engagées dans les combats féministes et qui, parce qu'elles ont par ailleurs, voire par mariage, une certaine notoriété décréte, péremptoire, que la pensée de Simone de Beauvoir est dépassée – par elles bien sûr. Ou bien assènent leurs certitudes : par exemple, « *il y a deux sexes* » (n'y en aurait-il pas au moins quatre ?). Ou encore, reprenant sans même s'en rendre compte le discours de leurs aïeules, expliquent que la maternité ne serait pas un choix, qu'on est autant en droit de refuser que d'accepter, mais la seule manière pour une femme d'être « *complète* ».

Ces propos, sans aucun doute, plaisent à beaucoup d'hommes, puisqu'ils sont abondamment commentés, médiatisés. Alors qu'il se fait, en ce printemps 2005, un curieux silence autour des Mémoires d'Anne Zelensky, une féministe française « *historique* », qui avait 30 ans en 1968. Elle les signe « Anne Zelensky-Tristan », rappelant ainsi le pseudonyme qu'elle utilisait dans les années 1970 – allusion à Flora Tristan – tandis qu'une

autre féministe, Annie Sugier, était devenue Annie de Pisan, en souvenir de Christine de Pisan. Une manière d'insister sur la permanence du combat des femmes, de souligner ses perpétuels avancées et reculs.

Evidemment, ce qu'Anne Zelensky ose dire risque de déplaire. Aux hommes qui préfèrent les femmes aveugles, conventionnelles ou rigidifiées dans un discours politiquement correct – ils sont nombreux, ce n'est pas illogique. Mais aussi aux femmes qui détestent la lucidité – et elles sont légion. On aurait presque envie de se contenter d'un collage de citations pour faire entendre cette voix qu'on veut ignorer, car, précise Anne Zelensky, pour les féministes « *le barage des médias s'apparente à une véritable Muraille de Chine* ». Pour eux, le féminisme, c'est dépassé. Tandis que les femmes qui, pour un Dieu (ou

des hommes), veulent se voiler, ou celles qui, pour être sexy, portent des guêpières, c'est nouveau, jeune, excitant. Du moins les hommes qui dirigent, ou les femmes complices – les pires – le croient-ils.

Pour Anne Zelensky, « *être féministe, ce n'est pas seulement vouloir changer le monde, mais c'est prétendre aussi opérer une révolution sur ce qu'on est devenue* ». C'est donc être capable d'affronter les contradictions, les ambiguïtés. Puis de les formuler. « *J'ai déjà évoqué l'impuissance des femmes. Terme feutré pour dire la difficulté que beaucoup d'entre nous éprouvent à affirmer leur désir et leur volonté, et à oser les inscrire dans la réalité.* » « *Je pense que nous étions (...) frappées, comme beaucoup de femmes, d'aboulie, incapables de penser une stratégie et de la mener à terme.* (...) Oui, incapables de pensée politi-

que. "Maladie infantile du féminisme", comme dit l'une d'entre nous. Nous n'avons pas su dépasser le merveilleux et utile narcissisme qui nous avait servi de moteur. »

Voilà des vérités pas bonnes à dire, quand, comme le souligne Anne Zelensky, « *la plupart d'entre nous restaient crispées sur le "nous sommes les meilleures puisque nous sommes des femmes"* ». Mais des propos qui témoignent d'une fidélité aux principes de Simone de Beauvoir, fondatrice, avec Anne Zelensky et quelques autres, de La Ligue du droit des femmes – et non de LA femme, comme on dit de nouveau, l'éternel féminin ayant la vie dure.

Ces vérités vont de pair avec une volonté de lucidité sur toute une existence. Car ce livre n'est pas un essai théorique ni un règlement de comptes – même si Antoinette Fouque et son mouvement Psychanalyse et Politique (Psych et Po) ne sont pas épargnés, désignés comme « *la mouvance Mi et Mo* », « *face noire du féminisme* », avec « *sa gourou Bernadette* » (elle portait aussi ce prénom dans *Femmes*, de Philippe Sollers, en 1983). C'est un récit personnel, souvent intime, où l'on accep-

te de se mettre en danger. La chronique d'une vie : une ascendance russe, une enfance africaine, des amours, des hommes, des femmes, un engagement, des ruptures, des conflits, des désenchantements. Le féminisme, l'enseignement (d'espagnol), la littérature (une admiration pour Céline), les voyages. Et, avec discrétion et pudeur, un hommage à celle qui demeure un maître en lucidité, Simone de Beauvoir.

Anne Zelensky aimera certainement lire les deux lettres inédites de Simone de Beauvoir qui paraissent dans la revue *L'Infini*. On est en 1936. Beauvoir écrit de Venise à son amie Olga Kosackiewicz, et son talent d'épistolière minutieuse est à son meilleur pour inviter au voyage dans la ville « *rose et blanche sous un ciel d'encre* » qui « *existe pour soi-même tout tranquillement* »...

Josyane Savigneau

HISTOIRE DE VIVRE. Mémoires d'une féministe, d'Anne Zelensky-Tristan, Calmann-Lévy, 408 p., 20 €. **L'INFINI**, n° 91, été 2005, Gallimard, 14,50 €.



ZOOM



■ **LA MALÉDICTION DE LA MÉDUSE**, d'Eric Emptaz
Quelle idée d'avoir confié le commandement de la frégate *La Méduse* à ce Hughes de Chaumareys, aristo émigré de retour au pays par décret de Louis XVIII ! A l'officier venu le prévenir que l'eau est déjà à mi-calle et que le bateau risque de couler, il répond à la manière du capitaine Haddock : « Tenez, buvez mon ami, ça vous changera de la flotte ! » Dans *La Malédiction de La Méduse*, son premier roman, Eric Emptaz, rédacteur en chef du *Canard enchaîné*, raconte l'histoire vraie du bateau qui, le 2 juillet 1816, s'échoua au large de la Mauritanie. Cent quarante-sept hommes ne peuvent prendre place dans les embarcations du bord et construisent un radeau de fortune. Après moult tempêtes et rixes meurtrières, les quinze survivants n'eurent d'autre choix que de manger de la chair humaine. Le récit que fit Savigny, le chirurgien du bord, déclencha un tel scandale que Géricault décida, dans un premier temps, d'intituler *Scène de naufrage* son fameux tableau. Avant de retourner admirer la toile, lisez le roman d'Emptaz. Et vous comprendrez comment, en quinze jours, un étudiant en médecine devient anthropophage...
F. N. Grasset, 296 p., 19,50 €.



■ **JE NE SUIS LÀ POUR PERSONNE**, de Mirèse Akar
Si tu ne dis pas du bien de toi, n'attends pas que les autres en disent. Ce pourrait être la devise de la narcissique Pandore qui, lasse de se vénérer en silence, veut en faire un « morceau de littérature », livre de confidences tempérées par l'humour. Point d'œuvre sans muse. En l'occurrence, Ovide, son amant qui devient un mentor, un directeur de production. Voire un censeur qui résume les affres de la romancière en herbe : « Tu gamberges trop ! » Ne serait-ce qu'à savoir si son roman doit se commettre « avec le populo » ou être « d'un écrivain pour écrivains ». En fait, elle n'avancera qu'en s'affranchissant d'une telle tutelle. Nous ne saurons rien sur le roman de Pandore, mais sur les rapports d'un auteur à ses pages blanches, celui de Mirèse Akar fait mouche, attachant par la vivacité de son style et ses formules en clins d'œil.
P.-R. L. La Table ronde, 142 p., 15 €.

■ **COMME S'ILS ÉTAIENT BEAUX**, de Fred Paronuzzi
On se souvient de *10 ans 3/4* (Le Dilettante, 2003), délicieux roman de Fred Paronuzzi dont la fraîcheur et la fausse ingénuité rappelaient le ton du *Petit Nicolas* de Sempé et Goscinny. Refusant d'exploiter le filon, le jeune écrivain conserve toutefois l'humour et le sens du cocasse de son premier texte dans *Comme s'ils étaient beaux*. Désespéré par la faillite d'une histoire sentimentale mal engagée, frustré dans son désir de paternité, Jérémie accompagne aux Etats-Unis des élèves de BTS méritants ; il y est hébergé par Rose Hawkins, respectable hôtesse de 46 ans, qui s'effraie de s'enflammer pour ce *Frenchie* atypique. La construction, astucieuse, le ton vif et léger, la saveur des personnages secondaires, savent imposer une réelle fantaisie.
Ph.-J. C. Le Dilettante, 160 p., 13,50 €.



■ **LE VOYAGE D'ANNA**, de Henri Gougau
Si nombre de romans d'Henri Gougau ont élu un Moyen Age crépusculaire et une terre d'oc embrasée par des tensions dramatiques, de *Bélibaste* ou *L'Expédition à Paramour*, aucun ne se réduit à l'improbable genre du « roman historique », fiction où un mérite de documentaliste supplée l'inspiration. Avec *Le Voyage d'Anna*, le lecteur découvre Prague, aux premières heures de la guerre de Trente Ans. Mais les aventures de la courageuse jeune fille qui arrache à la mort le bébé que sa mère abandonne, incapable d'assumer ce fils d'hérétique quand la chasse aux réformés ensanglante la ville, ne sont d'aucun lieu ni d'aucun temps. La quête féroce de Missa, dont la barbarie même la fascine, la sagesse terrible du prêtre qui l'unit à un mourant, tournant en dérision un sacrement caduc si la Jérusalem terrestre doit naître d'une boucherie inhumaine, l'amour infini de cette ombre d'époux qui « sait les détresses du monde et la pauvreté des questions » font d'Anna mieux qu'une héroïne : une sœur de Gougau, dont le généreux credo anarchiste s'affranchit de toute vaine morale pour seulement « servir la vie ».
Ph.-J. C. Seuil, 276 p., 18 €.

■ **ÉCRIRE**, de Lionel Duroy
De livre en livre, Lionel Duroy interroge l'intime. Pour atteindre dans la mise en mots d'une histoire personnelle, l'essence même de son regard sur la vie. Sans fard, *Ecrire* explore l'incapacité de l'écrivain à sortir de ses rails, son dialogue avec un éditeur impatient ; le retour sur la démarche fondamentale de ce « règlement de comptes » sans fin fait la force de ces pages radicales, sans concession ni exhibition. La littérature née de ce « recyclage » de l'intime prend-elle le pas sur la vie ? S'affranchissant du mirage de la vérité pour ne croire qu'au regard, Lionel Duroy persiste à ne pas se soucier des accusés de réception, faisant juste « de la littérature une affaire personnelle ». Défense et illustration d'une écriture qui atteint la vérité qu'elle croit disqualifier. Magistral.
Ph.-J. C. Julliard, 144 p., 17 €.

Vingt-quatre étés et quelques souvenirs

Dans ce texte lucide et sensible, Jeanne Herry rend hommage à son grand-père disparu.

C'est aussi l'occasion de faire le point de ses inquiétudes et de ses envies

80 ÉTÉS
de Jeanne Herry.
Gallimard, « Haute enfance »,
128 p., 10,50 €.

Vingt-quatre étés pour elle. Quatre-vingt-six pour lui, Paul, le père de son père. Un homme pudique – il ne parlait guère du camp de prisonniers en Prusse-Orientale où il avait été envoyé, mais gardait de la guerre le goût du sport, des « amitiés sincères et viriles ».

Aujourd'hui, il est mort. Et Jeanne se souvient. Qu'il a eu six enfants, plusieurs métiers, plusieurs amours. Du premier, avec une belle Guadeloupéenne, naîtra son père. Elle sait qu'il aimait marcher – « il parcourait des kilomètres à pied aussi facilement qu'il finissait des verres de saumur » –, elle sait aussi que, les seules fois où elle l'a accompagné dans ses promenades, il devait s'appuyer sur son bras : « Mon grand-père n'était pas un arbre, c'était un homme, et la dernière fois que je l'ai vu, un mourant. Je n'ai pas quitté un chêne, je suis sortie de sa chambre, le dos tourné à un homme vieux, qui semblait petit et gris. Ce n'était pas un arbre, certaines métaphores devraient être giflées, tant elles sont ridicules. (...) Il ne lui restait qu'un cerveau pour penser. Et dire ces derniers mots à sa petite-fille, une jeune femme avec plus d'années devant elle que derrière : "Bonne chance." Et rien d'autre. La vie avait fini par le désarmer de tout, sauf de cette lucidité-là. »

Lucide, Jeanne Herry l'est certainement. Ce récit le prouve. Magnifiquement. Hommage à son grand-père, c'est aussi l'occasion de faire le point. De parler de ses parents –



L'amour de l'eau, qui permet la libération du corps.

sept ans à se regarder en face, avant la séparation. D'elle. De son métier. Comédienne, elle se rêve parfois rédigeant son discours pour les Césars : « Je n'ai pas honte de vouloir réussir. De vouloir faire de belles choses. (...) Mais là où je reçois en pleine poire l'enfant que j'étais, mauvaise perdante, rouge de rage et bientôt rouge aux fesses, c'est quand j'ai envie de faire mieux que les autres. » Enfant, on disait d'elle qu'elle était « plutôt grande et bien bâtie. Ce n'est pas une belle expression, mais c'est vrai. Je suis solide. Je

ne suis pas fine. Il m'arrive de le regretter (...). Mais je suis contente quand même. (...) J'ai le corps de ma vie. »

LES CORPS, L'AMOUR

Elle maudira sans doute ceux qui, indécents, la traiteront parfois de « jeune homme aux gros seins ». Explique que son importante prise de poids, en 1989, correspond à la naissance de Vanille, sa petite sœur : « Une nouvelle personne à aimer. Une inquiétude à porter, lourde. Du poids dans la balance. » Elle

dit son goût des hommes, parle avec chaleur et sincérité de ses amants, de leur corps et du sien, et adresse au passage quelques remerciements : « Tous les hommes qui m'ont prise m'ont assoupli. » Elle dit sa difficulté à parler d'amour. A le vivre aussi. Là, encore problème de poids, peur de vaciller : « Faire confiance aux bras qui doivent m'accueillir. Me porter. Et je déteste qu'on me porte. Je déteste donner tout mon poids à quelqu'un. Le faire quand même... Mais si je tombe ? »

Elle rêve non d'un amour qui dure toujours, mais d'un amour irréfutable, de ceux qui donnent envie de faire toute une « bande de petits charognards ». Enfant, elle était un mélange de dure inquiétude et de douce insouciance. De ses vacances au soleil, elle gardera, entre autres, l'amour de l'eau – qui permet la libération du corps : « Il n'est plus question de chute, maintenant. Mais d'apesanteur. » Même si elle aime aussi la campagne qui, loin de l'oppresser, lui donne le sentiment d'être à sa place, et puis elle aime marcher, « juste pour marcher, pour que la boue colle à mes semelles, pour être fatiguée en rentrant ».

Livre d'une enfant qui n'en est déjà plus une, même si elle redoute d'avoir un jour à porter le deuil de ses parents – « Je hais que "c'est la vie". Je hais que ma tragédie soit blottie au cœur de l'ordre des choses » –, *80 étés* est un livre d'une rare maturité. Un texte touchant et sensible, qui jamais ne verse dans une puérile nostalgie. Peut-être parce que, à 26 ans, Jeanne Herry sait que « la nostalgie est bordée d'eaux vicieuses ».

Emilie Grangeray

« La Fraga », l'aventure d'une liberté

Une belle narration classique de Danièle Sallenave

LA FRAGA
de Danièle Sallenave.
Gallimard, 390 p., 21 €.

Les lecteurs fidèles de Danièle Sallenave, qui ont suivi son parcours à travers la vingtaine de livres qu'elle a publiés depuis quelque vingt-cinq ans, ne s'attendaient peut-être pas à cette belle narration classique, qui commence à Venise à la fin du XIX^e siècle et se termine à New York au début des années 1940. Qu'ils se rassurent. Si c'est une surprise, elle est excellente. En s'éloignant, dans l'espace et dans le temps, des thèmes qu'on retrouve souvent dans ses romans – la province française, les ratés de l'existence –, Danièle Sallenave a trouvé une liberté nouvelle, et un bonheur d'écriture.

La Fraga, justement, est une quête de liberté. Dès la première page, on est à Venise, non pas la ville mortifère, glauque, souvent décrite, mais un lieu « neuf, clair, éveillé, brillant », où l'on peut, en secret, si l'on en a le courage, inventer sa vie. Ce destin, c'est celui de Mary Gordon. Fille d'un pasteur de Nouvelle-

Angleterre, pauvre, elle a dû s'engager comme gouvernante pour petites filles riches. Au printemps de 1893, elle est à Venise, avec Annabelle, la jeune héritière qu'elle a éduquée et qui va bientôt se marier. Elle était déjà venue, six ans plus tôt, avec une autre adolescente américaine, stupide et lourde.

COUPER LES AMARRÉS

Annabelle a 18 ans, elle est charmante, aventureuse, aime la peinture et dessine avec talent – Mary aussi. On est triste d'avance de savoir qu'elle va devenir une bourgeoise américaine très convenable, qui s'ennuiera en éduquant ses enfants. Mary, elle, va revenir vieillir en Nouvelle-Angleterre. Elle n'a plus envie de reprendre en charge l'éducation d'une jeune fille et va tenter d'obtenir un poste d'institutrice. Se mariera-t-elle ? Avec un pasteur peut-être.

Par quel mystère Mary échappe-t-elle à cet avenir sinistre – tandis qu'Annabelle retourne, avec sa mère, vers le sien ? Une maladie qui tombe à pic, l'empêchant de quitter la ville. Une attraction étrange, la

sensation exaltante d'avoir « coupé les amarres », d'être sans passé, de ne plus être repérable. Et le singulier désir – pas encore clairement formulé – de connaître son corps, et le plaisir qu'il peut donner. Tout ce que l'éducation protestante de son rigide père avait voulu effacer.

Résumer à gros traits les péripéties et les rencontres qui mènent Mary à Vienne – chez des artistes, au tournant du siècle, engagés dans l'Art nouveau –, la ramènent à Venise, puis la conduisent en France et à New York, gâcherait la découverte de ce parcours étonnant d'une femme à la conquête d'elle-même et laisserait supposer que *La Fraga* est une sorte de roman d'aventures. S'il faut employer le mot aventure, il est au singulier, et c'est l'aventure d'une liberté.

Quand Mary, qui doit gagner de quoi vivre à Venise, devient la dame de compagnie d'une comtesse, elle découvre, à travers cette vieille aristocrate aveugle, que rien n'est joué d'avance, même pour les femmes. « Ce qui en revanche la surprenait, la laissait comme ravie, c'est la liberté du ton de la comtesse.

Jamais Mary ne se fut doutée qu'il existait des femmes comme Lazarine : libres dans leur propos comme elles l'avaient été dans leur vie. Ayant balayé les conventions, ayant refusé les compromis, ayant choisi de mener son destin plutôt que d'être, comme il est le plus courant, mené par lui, telle était la comtesse. »

C'est peut-être la comtesse qui libère vraiment Mary. On la suit alors dans les bras d'un don juan vénitien, dans ceux d'un couple d'artistes viennois, dans sa fuite quand elle découvre qu'elle est enceinte, dans la dure existence, à Venise, de celles qu'on appelait alors filles mères – elle élève seul son fils Elio, né en 1895, qui mourra pendant la Grande Guerre –, dans un mariage improbable, puis une installation en France, avec un homme qui voudrait être aimé d'elle. Et surtout dans l'accomplissement de ce qu'elle osait à peine rêver : être reconnue comme un grand peintre.

Jo. S.

★ *La Vie fantôme* et *D'Amour* sont repris en poche (Gallimard, « Folio », n° 4187 et n° 4188).

Le supplice de l'ancien camarade

DANS LA DIAGONALE
de François Bégaudeau.
Ed. Verticales, 220 p., 17 €.

Ancien joueur de football, François Bégaudeau continue à donner des leçons de philosophie tactique. Son premier roman, *Jouer juste*, expliquait dans un monologue exalté comment éviter de se prendre les pieds dans une relation conjugale défectueuse. Le voici aujourd'hui qui conseille de prendre la tangente lorsqu'on se promène dans la rue. Pourquoi cette apologie de « la déviation intangible, l'écartement subtil, l'indistincte digression » ? A quoi bon décider de « ni vu ni connu bifurquer, sans éclat s'excepter de l'ordre de marche » ? Le roman, iconoclaste, cauchemar-

desque, conte l'aventure imposée à un type ayant la hantise de croiser d'anciennes connaissances, d'être obligé d'engager une conversation avec un revenant auquel il n'a rien à dire (« le passé commun ne nous fait pas siamois »), et qui se fait alpaguer par un dénommé Jacques, copain de lycée. Au secours !

On n'a plus rien à se dire, « on s'enfonce dans le bitume, on prend racine, on s'engue dans les vieux pots où on a mis son nez » ; voilà le châtement promis à ceux qui n'ont pas eu la clairvoyance nécessaire pour changer de trottoir. Le héros de Bégaudeau se retrouve invité à passer le week-end, à la campagne, chez son ex-camarade. Un guet-apens qui le voit, après un périple en auto-stop, affronter ou plutôt

subir un normalien supérieur, un rugbyman, une grosse affamée qui se jette sur les biscuits, un sociologue, la grande sœur de l'invitant et sa femme Annabelle, égyptophile.

UNE SOIRÉE HYSTÉRIQUE

Hors jeu (mais ou est donc l'arbitre ?), le narrateur asocial assiste alors à une soirée hystérique et dionysiaque dont il rend compte en un torrent verbal, sa façon de vomir ce spectacle hallucinant. Partie de ping-pong, apéro, dîner et glissement dans une débauche qui culmine sur un prétendu viol de la maîtresse de maison par ce trouble-fête : Bégaudeau assène une impitoyable satire des mœurs et du langage d'une génération qui rappelle la bacchanale dans laquelle Robert

Coover vitriolait la société américaine (*Gérald reçoit*, Seuil, 1988). Humour douteux (« On va faire comme les dignitaires irakiens, on va se réfugier à la cave ! »), vulgarité fiévreuse, femmes nymphomanes qui ne « voient pas pourquoi un homme résisterait à leur magnétisme fatal » : il y a urgence à dribbler ces sauvages, se faire mettre en touche.

Mais l'intrus n'a que son vertigineux langage pour tacler ces pochetrons. Ses pieds nus l'empêchent de filer un coup de semelle fatal à ces gens si crampons. Ne lui reste, pour éviter de se les faire caler sur le cou des autres, qu'à prendre ses jambes à son cou. Et à dégorger cet époustouflant compte rendu d'une partie nulle, mêlée de zéros.

Jean-Luc Douin

Méditations sur Faulkner

L'ambitieux projet d'une « interprétation philosophique d'ensemble » du romancier américain

LE CHANT DE LA VIE
Phénoménologie de Faulkner
de Claude Romano.
Gallimard, « Essais »,
376 p., 23,50 €.

Le titre – *Le Chant de la vie* – n'est peut-être pas des plus heureux : Faulkner, pour qui-conque s'est laissé envoûter par les noirs sortilèges de son écriture, c'est d'abord le tumulte de la vie, son bruit et sa fureur, ses cris et ses silences, et non pas son présu-

■ André Bleikasten

mé « chant ». Quant au sous-titre « phénoménologie de Faulkner », il serait ambigu si la quatrième de couverture ne venait en dissiper l'équivoque : « *La question qui nous aura guidé au long de ces pages n'a pas tellement été : qu'est-ce que la phénoménologie apporte à la lecture de Faulkner ? mais plutôt : qu'est-ce que la lecture de Faulkner apporte à la phénoménologie ?* »

Pertinente question, en effet. On reconnaît aujourd'hui volontiers que les grandes œuvres de fiction sont œuvres de pensée au même titre que les traités de philosophie, et l'œuvre romanesque de Faulkner ne l'est assurément pas moins que celle de Proust, de Kafka, de Musil ou de Broch. Il ne s'agit désormais plus de lire les romanciers à la lumière de Hegel, Marx, Nietzsche, Freud ou de quelque autre maître penseur, mais de confronter, sans a priori et en dehors de toute hiérarchie, les ouvriers du concept aux inventeurs de fictions.

UNE PHÉNOMÉNOLOGIE

Claude Romano invite à la fois à lire Faulkner avec les phénoménologues et à le considérer en tant que membre de la tribu, comme une sorte de phénoménologue à l'état sauvage, sans théorie ni concepts, qui se serait attaché, « à travers les êtres et les situations, à

revenir aux choses mêmes, à montrer le monde en train de naître sous nos yeux, et ainsi à nous plonger en lui ». Romano ne manque ni d'ambition ni d'audace : il veut offrir à ses lecteurs « une interprétation philosophique d'ensemble » de la fiction de Faulkner et s'emploie à leur démontrer que, dans la mesure où sa pensée de romancier échappe aux présupposés métaphysiques de l'idéalisme et du subjectivisme, elle procède d'une phénoménologie plus ouverte à l'énigme du monde et, tout compte fait, plus radicale que celles de Husserl et de ses épigones.

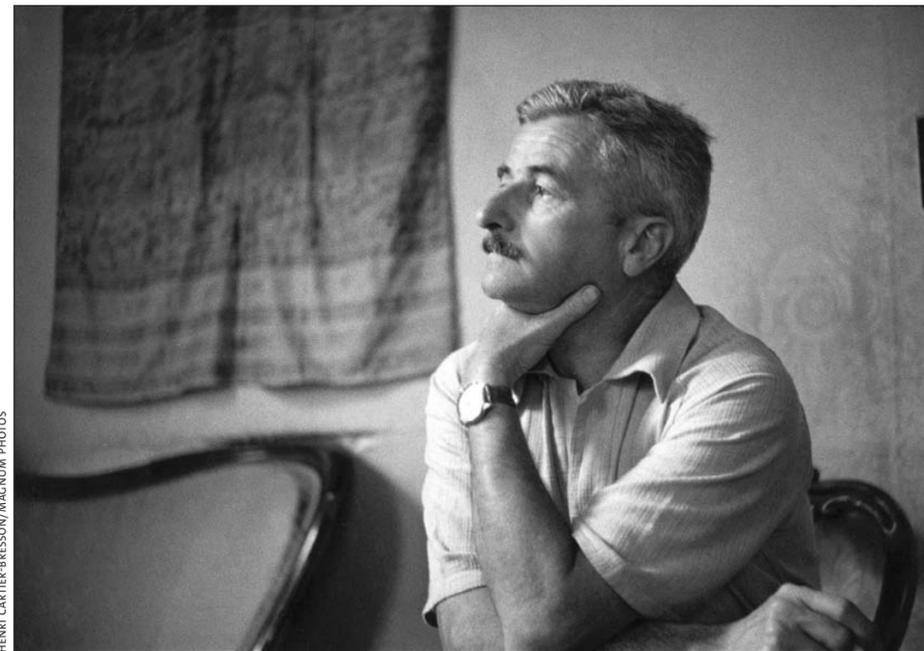
La thèse est séduisante et Romano la défend avec vigueur. Tout n'est cependant pas nouveau dans son essai, et l'on s'étonne que, dans son avant-propos, il ait cru devoir dénoncer le faux Faulkner, puritain, misogyne, raciste et conservateur des critiques. Quels critiques ? Il y a belle lurette que les « poncifs » que dénonce Romano ont perdu tout crédit, et en France, comme chacun sait, les

grands enjeux philosophiques de l'œuvre de Faulkner ont été reconnus par Sartre et Malraux dès la fin des années 1930.

DIABLEMENT FRANÇAIS

Depuis, la critique française, de Claude-Edmonde Magny et Jean-Jacques Mayoux à Michel Gresset et quelques autres, n'a cessé de s'interroger sur eux, et une partie au moins de ces travaux est déjà d'inspiration et d'allure phénoménologiques. Encore qu'il ne s'en réclame pas, Claude Romano est de toute évidence l'héritier de cette tradition.

Sa lecture de Faulkner est en effet diablement française, ne serait-ce que par l'attention fascinée accordée aux romans de la première grande flambée créatrice du romancier, *Le Bruit et la Fureur* jusqu'à *Descendants, Moïse*, et par la relative indifférence aux œuvres tardives, à l'exception des *Larrons*. Français, cet essai l'est également par ses thèmes de réflexion privilégiés (le temps, la chair, le regard, le deuil, la mélancolie, le rapport à



William Faulkner à Memphis (Tennessee) en 1947

soi et à l'autre), et par une vision de l'œuvre essentiellement tragique. Français, mais en même temps germanique, massivement, par ses nombreuses références à la philosophie allemande, de Schelling à Scheler, de Hegel à Husserl et à Heidegger.

Le Chant de la vie se compose d'une série de méditations sur des romans qui ont tous déjà donné lieu à d'abondants commentaires. Claudé Romano ne se contente pas de gloser sur ces textes et de les analyser à son tour. Il cherche à en découvrir les ressorts secrets,

à comprendre leur puissance de dévoilement, à ressaisir dans sa langue de philosophe ce qu'ils montrent à travers l'évidence opaque de leurs fables. Dans l'étonnant monologue de Benjy, l'idiot du *Bruit et la Fureur*, il découvre une phénoménologie du sentir, dans la fameuse scène de la source au début de *Sanctuaire* une phénoménologie du regard. Ses détours parfois longs par la théorie ne paraissent pas toujours absolument nécessaires, mais ils contribuent tous à ouvrir les romans de Faulkner à de nouveaux questionnements.

Qu'il s'interroge sur le sens du deuil dans *Tandis que j'agonise* ou sur « l'homme écrasé » dans *Lumière d'août*, qu'il décrive la tragédie de l'aveuglement dans *Absalon, Absalon !* ou le désastre de la passion amoureuse dans *Les Palmiers sauvages*, Claude Romano renouvelle, enrichit et aiguisé notre compréhension des textes tout en mettant au jour l'intime cohérence de l'œuvre.

Les ouvrages sur Faulkner ne manquent pas et il en est de fort bons, mais rarement cet immense écrivain a été mieux défini dans son admirable singularité.

L'univers sans limite d'un petit comté

UN ÉTÉ DE GLYCINE
La maison de William Faulkner
de Michèle Desbordes.
Verdier, 110 p., 13 €.

Michèle Desbordes ne fait pas brutalement irruption dans l'histoire de ceux qu'elle choisit pour sujets de ses livres. Elle semble habiter auprès d'eux depuis longtemps, partager silencieusement, depuis toujours, leurs soucis, leurs douleurs, ou même leur folie. Léonard de Vinci dans *La Demande*, Camille Claudel dans *La Robe bleue* ou encore Friedrich Hölderlin dans *Le temps qu'il marchait* (1) nous deviennent ainsi, par l'intensité et l'harmonie de son style, plus visibles. Non pas proches ou familiers mais sensibles, vivants, rendus à eux-mêmes. Et, pourtant, le propos de l'écrivain n'est pas de bousculer ou de démentir

la connaissance que nous pouvons avoir de l'œuvre et du destin de ses personnages, d'y apporter ses propres correctifs. D'ailleurs, elle est économe en anecdotes, en détails ; encore plus en interprétations. Car il est urgent d'aller à l'essentiel. A ce que la littérature peut connaître, ou plutôt apprendre, de cette essence.

En très peu de pages, avec cette économie qui fait mieux ressortir la singularité de son écriture, Michèle Desbordes, dans *Un été de glycine*, visite un écrivain dont l'univers littéraire semble sans limite. Et cependant William Faulkner, puisque c'est de lui qu'il s'agit, comparait le fameux et mythique comté qu'il avait créé, Yoknapatawpha, à un « petit coin de terre natale, grand comme un timbre-poste ».

« Un jour je me suis bâti une maison dans l'Yoknapatawpha... » Puis la maison prend la dimension du comté, qui lui-même prend celle du

monde. Faulkner est là, qui « n'en finit pas d'écrire » la longue litanie, pareille à un fleuve, des générations des « attentes et déceptions et ces recommencements si intolérables qu'ils en venaient, s'agissant de lignées, à évoquer la malédiction et les destins contraires ». Michèle Desbordes s'appuie sur quelques épisodes de la vie de l'auteur de *Sanctuaire* ; une vie où la gloire – il reçut le Nobel en 1949 – et le désespoir se conjuguent. « Ce livre n'a pas de fin... », est-il dit dans les dernières pages d'*Un été de glycine*. Comme n'ont pas de fin le chagrin et la douleur qui envahissent la vie de Faulkner. Chagrin et douleur qu'il porte à la puissance de l'œuvre à accomplir.

Patrick Kéchichian

(1) Respectivement, Verdier, 1998 et 2004, et éd. Laurence Teper, 2004.

Pierre Loti, marin du monde

Une volumineuse et passionnante biographie de l'auteur de « Pêcheur d'Islande »

PIERRE LOTI, LE PÉLERIN DE LA PLANÈTE
d'Alain Quella-Villèger.
Ed. Aubéron, 536 p., 30 €.

En costume albanais, en costume breton, en émir, en dieu Osiris, en naturaliste avec un mince cordon en cache-sexe... même si l'on ajoute l'uniforme du capitaine de vaisseau et le bicorne de l'académicien français, cela ne fait pas très sérieux ; *Le Roman d'un spahi, Pêcheur d'Islande, Ramuntcho*... même si l'on y ajoute *Madame Chrysanthème*, cela évoque surtout une œuvre surannée et de seconde importance.

Souvent réduit à ces portraits et à cette bibliographie, il y a une méconnaissance de Julien Viaud, dit Pierre Loti (1850-1923), assez injuste, sans doute parce que « romantique attardé... idole pein-

te... travelo des lettres... écrivain sans imagination et sans idées » sont les étiquettes longtemps posées sur ses ouvrages.

Sait-on pourtant que Marcel Proust se plaisait à en réciter plusieurs passages sus par cœur, et que Raymond Roussel confiait : « Je suis pour les pages de Loti comme les morphinomanes pour la morphine, il me faut chaque jour ma ration de pages de Loti ! »

Les romans qui ont échappé à l'oubli ont quelque peu vieilli, encore que moins dans le fond que dans la forme, mais l'œuvre est infiniment plus vaste et, le plus souvent, d'un intérêt que le temps n'érousse pas.

On a beaucoup caricaturé Loti, faisant de sa vie celle d'un dilettante. C'est négliger, chez celui qui n'omet pas de proclamer « *J'adore la vie* », la dimension artistique et

spirituelle qu'il donne à la mort, une obsession qui n'est pas étrangère à son besoin de croire – souvent du côté de l'islam – qui n'aboutit à aucune foi.

C'est oublier aussi les récits de voyages, de Jérusalem à Angkor, de l'Égypte à la Chine, des Indes au Japon, et toute la partie de l'œuvre qui font de Loti l'un des premiers écrivains engagés.

AMOURS ET AVENTURES

En 1916 et 1918 avec *La Hyène enragée* et *L'Horreur allemande*, germanophobie que les dates expliquent, mais surtout avec *Turquie agonisante* et *La Mort de notre chère France en Orient* dont le titre, lui aussi daté (1920), ne peut faire oublier que Loti s'y montre d'une lucidité qui a des résonances actuelles.

Il n'est pas simple d'aborder une

vie faite d'amours et d'aventures, de la passion de la découverte du monde qui ne l'empêche pas d'être aussi « un marin à l'abordage des salons », pas simple d'éclairer une œuvre qui va du mélodramatique *Mon frère Yves* (1883) à l'engagement politique de *Suprêmes visions d'Orient* (1921) en passant par l'émouvant et admirable *Figures et choses qui passaient* (1897).

Alain Quella-Villèger y réussit en présentant les aspects déroutants, séduisants, d'un homme complexe et les richesses de son œuvre. Après une vingtaine d'années de recherches, d'études de documents rares, et un bel art du récit, son travail est une parfaite et passionnante réhabilitation de cet écrivain trop souvent mal connu.

Pierre-Robert Leclercq

Calaferte, innocent et anarchiste

Trois ouvrages éclairent un écrivain exemplaire

CIRCONSTANCES

(CARNETS XI - 1989)
de Louis Calaferte.
L'Arpenteur/Gallimard,
246 p., 20 €.

LES FONTAINES SILENCIEUSES

de Louis Calaferte.
L'Arpenteur/Gallimard,
142 p., 18 €.

NO MAN'S LAND

de Louis Calaferte.
L'Arpenteur/Gallimard,
208 p., 18 €.

Lire ou relire Louis Calaferte, c'est se vacciner contre la morosité, le renoncement, la banalisation des jours et des sentiments. Jamais la radicalité de cet écrivain exemplaire, né en 1928, n'a été prise en défaut. Il a payé au comptant son intransigeance et son refus des compromissions. « *Je souhaitte, disait-il, mourir comme l'enfant que je fus : innocent et anarchiste.* » Il a tenu parole de la plus belle manière qui soit. Trois parutions, dont deux inédites, en apportent une preuve éclatante plus de dix ans après sa disparition, le 2 mai 1994.

Circumstances, onzième volume de ses *Carnets*, ouvre l'année 1989. Calaferte s'est fixé un programme : « *A partir de soixante ans, l'essentiel est de rajeunir chaque jour.* » Il s'y tient, vaillamment, vaillamment, quels que soient les aléas du quotidien. Ecrire, peindre, créer pour demeurer du côté de la vie et ne rien abdiquer devant la mort qui, par souffrances interposées, lui présente ses lettres de créance. Il ne se plaint pas. Il constate avec lucidité les progrès de la maladie sur lui.

Il fustige ses cibles habituelles :

directeurs de théâtre, éditeurs, médecins, hommes de pouvoir. Sa compassion, il la réserve aux humbles, aux hommes ordinaires, à tous les « mendiants de la vie ». Il vitupère au passage « la gesticulante médiocrité bourgeoise » et le spectacle d'une société française où triomphent déjà l'argent facile, le libéralisme économique et une morale dont il récuse toutes les apparences. « *Ce pays, note-t-il, est celui de l'immobilisme et des vieilleries.* » Calaferte laisse pourtant échapper un aveu venu du plus profond de ses années d'ouvrier : « *Si je votais, je voterais à gauche : question de haine.* »

Fragments, saynètes, poèmes, aphorismes, notations diverses composent *Les Fontaines silencieuses*. On y retrouve la même intensité que dans les *Carnets*, des fulgurances et une écriture épurée à l'extrême. Parfois, l'outrance déconcentre ou déstabilise et on atteint alors le cœur de l'œuvre. Calaferte refusait à ses lecteurs tout confort. Il voulait les amener de gré ou de force sur les territoires de la création, autrement dit du mystère et du désordre.

On doit à son épouse Guillemette Calaferte et à l'éditeur Gérard Bourgade la réédition de *No man's land*, introuvable en librairie depuis des décennies. Ces cinq récits, publiés en 1963 aux « Lettres nouvelles » par Maurice Nadeau, sont un complément indispensable à *Septentrion* (1). Un lyrisme éblouissant au service d'une rage à vivre les plaisirs du sexe. Ouvrez au hasard ce livre, vous ne pourrez le fermer de sitôt !

Pierre Drachline

(1) Ed. Tchou, 1963 ; rééd. Denoël, 1984 et Gallimard, « Folio », 1990.

Rostand ou l'art de plaire

L'auteur de « Cyrano de Bergerac », de sa naissance à nos jours

EDMOND ROSTAND
de Jacques Lorcey.
Séguier, un coffret de trois
tomes de 512, 468, 460 p., 65 €.

Rostand, c'est Cyrano, Cyrano, c'est Rostand. Et on a l'impression que tout est dit. En complément, on peut ajouter *L'Aiglon*, *Chantecler*, *Coquelin*, *Sarah Bernhardt*. Si l'on avance un peu, on évoque Rosemonde Gérard, Maurice le dramaturge, Jean et ses grenouilles. Puis, avec une biographie de 1 500 pages, on réalise que l'on avait encore beaucoup à apprendre de l'auteur, de

l'œuvre et de leur place dans ce XIX^e siècle qui s'achève en 1918 avec la fin de la guerre – Rostand meurt le 2 décembre.

De ses débuts avec *Romanesques* – il précise : « *La scène se passe où l'on voudra pourvu que les costumes soient jolis* » –, aux succès aujourd'hui encore assurés de *Cyrano de Bergerac*, Rostand c'est une correspondance passionnante, une invraisemblable quantité de poèmes ; c'est Edmond-Rosemonde, une histoire d'amour à rebondissements ; c'est tout un théâtre et des pièces comme *La Princesse lointaine* ou *La Samaritaine* dont on ne trouve des

extraits que dans cette édition ; c'est Cambo et le fabuleux château d'Armaga ; Rostand, c'est une gloire nationale et, dans la vie littéraire de son temps, un personnage dont l'importance est telle qu'il semble normal qu'il recommande à l'éditeur Fasquelle de publier Proust. Et dorénavant, c'est cette biographie qui, en datant le troisième tome de sa naissance à nos jours (1868-2004), souligne et démontre sa pérennité.

Certes, on peut trouver dans ses pièces telle ou telle faiblesse, ses vers peuvent inspirer le dédain des puristes – « *les plus mauvais dont s'afflige la langue française* », dit

Remy de Gourmont, « *un exquis charabia* », dit Jehan Rictus –, mais à ses détracteurs, Molière a répondu : « *Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire (...)* Veut-on que tout un public s'abuse et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ? » Avec cet ensemble magistral, le plaisir a trois sources, le récit de Jacques Lorcey, les textes parfois inédits de Rostand et de Rosemonde, une iconographie dont on peut dire qu'elle est exhaustive. Une grande œuvre d'analyste et de biographe.

P.-R. L.

Recherches dans l'intérêt des familles

Les éditions Complexe proposent de larges extraits d'une somme qui bouleversa, dans les années 1980, le regard porté sur l'institution familiale. Perspective sur la longue durée qui révisait le modèle contemporain, l'étude a conservé toute sa vivacité

Comme l'indique le nom de la collection, « Historiques », les éditions Complexe se sont donné pour mission d'offrir au lecteur de livres de poche des classiques parus il y a une ou deux décennies qui méritent un public plus large que celui de l'édition originale, souvent onéreuse. Ainsi le contenu du triptyque *Le Moyen Age*, paru en 1982-1983 chez Armand Colin, revient-il ces jours-ci sous le titre générique *Histoire du Moyen Age*, en cinq livraisons : un tome I confié à Michel Rouche (VII^e-X^e siècle), les tomes II et III cosignés par Robert Fossier et André Vauchez (X^e-XI^e et XII^e-XIII^e), le tome IV par Robert Fossier encore, en duo avec Jacques Verger (XIII^e-XIV^e), et le dernier par Fossier seul (XV^e-XVI^e) – chaque volume est vendu 8,50 ou 11,60 euros, selon la pagination.

Seul bémol à cette excellente initiative, l'absence d'introduction permettant de mettre en perspective ces sommes qui, quelles que soient leurs vertus, sont aujourd'hui datées – comme d'ailleurs les bibliographies proposées en fin d'étude.

Le même reproche vaut pour les quatre volumes parus ce printemps, reprenant des séquences de la monumentale *Histoire de la famille*, parue naguère en deux volumes chez Armand Colin et préfacée conjointement par Claude Lévi-Strauss, Georges Duby et Jack Goody – un gage du pluralisme des regards. Cette publication coïncidait avec la poursuite, sous la houlette de Roger Chartier, du chantier sur *l'Histoire de la vie privée*, ouvert par Georges Duby et Philippe Ariès, peu avant la mort de ce pionnier du champ familial (Seuil, 1986). Sans doute le sujet était-il particulièrement en phase avec les



Détail d'une page du « Livre d'heures de Catherine de Clèves » (Flandre, vers 1440) : l'enfant apprend à marcher avec un « youpala » manifestement fabriqué par son père

préoccupations du moment, l'héritage de modèles tenus pour invariants ayant été remis en cause à la fin des années 1960. Et le lecteur de 1986 découvrait au fil des contributions de la petite cinquantaine d'universitaires, historiens pour la plupart, que nombre de ce qu'il tenait pour des évidences méritaient de sérieuses révisions, voire une disqualification claire et nette.

Le choix de ne retenir qu'une partie du collectif a ses crevés-cœur : on regrettera ainsi de ne pas retrouver pour l'heure au générique Martine Segalen ou Christiane Klapisch-Zuber, dont les travaux sur l'identité généalogique font partie des

plus riches apports au champ familial. Il a aussi ses atouts : sans répondre à la question centrale de Lévi-Strauss, malicieuse à force de fausse naïveté, sur la création de la famille (relevant de la nature de l'homme, de son être biologique ou de sa culture, c'est-à-dire de sa relation aux autres ?), il permet d'adop-

ter directement certains regards singuliers sans s'encombrer d'un modèle peu ou prou biblique.

« PHYSIOLOGIE DU SOCIAL »

Ainsi, entreprenant d'étudier cette communauté, *oikia* ou *oikos*, maison ou famille de la Grèce classique, Giulia Sissa se place-t-elle sous l'autorité d'Aristote et du premier livre de *La Politique*. Proposant une « physiologie du social » où les « couples » maître/esclave, mari/épouse et père/enfants posent les relations élémentaires de la communauté, elle cherche dans le corpus juridique les clés de la parenté. Le même champ permet à Rome, avec Yan Thomas et Aline Rousselle, d'approcher la notion de patri-moine – inclus dans celle de *familia* –, ses modes de dévolution, le sens même du mariage, acte privé, et la notion centrale de paternité au pays des *Patres conscripti*, nom collectif des membres du Sénat.

Le volet médiéval, préfacé sans surprise par Duby lui-même, confirme que la famille repose d'abord sur le lien de parenté, loin de la réduction nucléaire qu'entend l'homme du XXI^e siècle. C'est là que se mesure la fécondité du regard anthropologique qui, dès les années 1950, décida de l'interrogation nouvelle des médiévistes. Ceux-ci affinèrent leurs concepts, pour opérer cette inflexion de la perspective « classique » qui accompagnait, anticipait même pour les plus audacieux, la remise en question de la vision de la famille contemporaine (modes de vie, morale et rituels). Echo qui tempérait la radicalité de la mutation à l'œuvre en offrant le bénéfice d'une perception sur la « longue durée ».

Rien de tel avec le bref essai de

Thierry Bianquis sur la famille arabe médiévale. La faiblesse de la documentation, les trésors de patience nécessaires pour obtenir des indices probants, la législation dévoilant plus d'indices que la littérature, disent le prix de cette courte synthèse, modeste et honnête. Conférant identité et statut social, la famille permit plus que de sauvegarder les patrimoines menacés par la rapacité des puissants, contribuant à modeler la ville musulmane.

Déjà bien étudiée par des historiens, anthropologues et sociologues comme Philippe Ariès, Jean-Louis Flandrin, Jacques Gélis, Jacques Dupâquier, Mireille Laget, Edward Shorter ou Norbert Elias, la famille de l'époque moderne bénéficie d'une présentation intelligemment didactique qu'on n'avait peut-être moins remarquée naguère, tant les zones d'ombre, mises en lumière, accaparaient alors l'attention. Cette reprise (avec, luxe rare, une bibliographie à jour) permet de corriger le préjudice. Un bénéfice inattendu de ces rééditions morcelées.

Philippe-Jean Catinchi

★ *La Famille dans la Grèce antique et à Rome*, de Giulia Sissa, Yan Thomas et Aline Rousselle, Complexe, « Historiques », 208 p., 9,90 € ; *La Famille occidentale au Moyen Age*, de Pierre Guichard, Jean-Pierre Cuvelier, Pierre Toubert, Robert Fossier et Henri Bresc, Complexe, « Historiques », 296 p., 11,60 € ; *La Famille arabe médiévale*, de Thierry Bianquis, Complexe, « Historiques », 96 p., 6,90 € ; *La Famille en Occident du XVI^e au XVIII^e siècle*, de François Lebrun et André Burguière, Complexe, « Historiques », 128 p., 8,90 €.

ZOOM

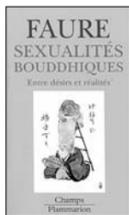


■ « PSYCH-POCKET »

Les éditions In Press augmentent de deux collections leur catalogue de psychologie et de psychanalyse, qui a vocation didactique mais se veut aussi lieu d'échanges entre praticiens, tant freudiens que lacaniens. Lancée en 2004, « Psych-pocket », dirigée par Jacqy Chemouni, offre un spectre assez large : vocabulaire essentiel à tout discours psychanalytique, pratiques cliniques et écoles de psychologie (comportementalisme, cognitivisme).

120 pages, à un format et à un prix de poche, pour donner des définitions claires et des illustrations cliniques des concepts de mélancolie et de résilience, du test de l'arbre ou de l'entretien sujet/psychologue. La deuxième collection, « Un psychanalyste, une œuvre », dont le premier titre est consacré à l'Anglais Winnicott, retrace un parcours intellectuel avant de passer en revue les concepts d'une théorie. François Duparc, André Green, J.-B. Pontalis sont quelques-uns des praticiens en exercice qui ont eu l'idée de ces hommages successifs à leurs maîtres ou confrères.

St. L. Ed. In Press, « Psych-pocket », 120 p., 10 € ; « Un psychanalyste, une œuvre », 228 p., 19 €.



■ SEXUALITÉS BOUDDHIQUES, entre désir et réalités, de Bernard Faure

Publiée pour la première fois en 1994 aux éditions du Rocher, cette étude est passionnante à redécouvrir. Pour au moins deux raisons principales. En premier lieu, la sexualité ne fait pas l'objet, chez les bouddhistes, d'un discours systématique qui la thématise et l'accompagne comme c'est le cas en Occident. Un travail d'enquête était donc indispensable. Bernard Faure, professeur à l'université de Stanford, est allé chercher dans les précis de discipline monastique, aussi

bien que dans les traités de jurisprudence ou les contes et légendes, une masse impressionnante d'informations. En second lieu, il met en lumière les paradoxes multiples d'une double attitude. Certains bouddhistes refusent en effet la sexualité et prônent un rigorisme strict. D'autres, au contraire, veulent transmuter l'énergie sexuelle et pratiquent systématiquement la transgression. Les conflits entre ces deux versants surprennent, amusent, et donnent à penser.

R.-P. D. Flammarion, « Champs », 236 p., 8,20 €.



■ LE GOÛT DU RHIN, textes choisis et présentés par Bernard Lefort

Parmi les fleuves qui inspirent la littérature, on connaît le Danube, dont l'écrivain italien Claudio Magris a eu la belle idée de suivre le cours géographique, historique et symbolique. « Le Petit Mercure » à cette autre bonne idée d'intégrer son rival, le Rhin, parmi les titres de sa collection « Le goût de... ». Ce qui donne une anthologie d'extraits de textes d'auteurs qui furent impressionnés par ces paysages. Les romantiques, de part et d'autre du

fleuve, Hölderlin et Wagner, Lamartine et Hugo, furent fous de son flot grondant, au-dessus duquel rêve encore la Lorelei de Heine. C'est par la mythologie que les Français, mais aussi les Anglais, découvrirent alors l'imaginaire allemand. Apollinaire, ensuite, dans ses poésies « rhénanes », mêla l'amour déçu à la mythologie du fleuve pour en exprimer la beauté mélancolique. En contrepoint de ces extraits, Bernard Lefort éclaire sur l'histoire géopolitique d'un fleuve disputé devenu symbole de paix en Europe. Signalons aussi *Le Goût de la Loire*, de Françoise Benassis, et *Le Goût de la Croatie*, de Sophie Massalovitch. St. L. Mercure de France, « Le Petit Mercure », 128 p., 4,80 €.

Une nouvelle forme de pauvreté

« Il n'y a pas de précarité qui soit une liberté », souligne un « Que sais-je ? » bien informé

LA PRÉCARITÉ de Patrick Cingolani.

PUF, « Que sais-je ? », 128 p., 8 €.

Une caissière de supermarché, un étudiant employé dans la restauration rapide occupent des emplois précaires. Le salarié d'une entreprise de nettoyage sous-traitante, la vendeuse en contrat à durée déterminée également. Le travail à temps partiel, le travail temporaire, les contrats à durée déterminée concernent aujourd'hui 20 % de la population active. L'emploi précaire se définit par la discontinuité des temps, l'intermittence. Le droit entérine ces ruptures en évoquant les tâches non durables des intérimaires – leurs « missions » – et en considérant comme travailleurs à temps partiel ceux dont la durée de travail mensuelle est inférieure d'un cinquième à la durée légale du travail.

A cette instabilité s'associent de faibles revenus et une moindre protection sociale. L'emploi précaire, montre Patrick Cingolani, remplit ainsi ses fonctions au sein des entreprises. Il permet d'ajuster l'effectif salarié aux surcharges récurrentes d'activités momentanées et de renforcer la subordination des salariés aux employeurs, la perte d'emploi devenant un objet de chantage et le moyen d'imposer des conditions de travail dégradées.

En 1986, dans son livre *L'Exil du précaire*, Patrick Cingolani s'était attaché à décrire les nouveaux comportements de jeunes dont le rapport au travail était subordonné au désir d'activités à caractère esthétique, politique ou culturel. Sans renier ses anciennes analyses, il le situe aujourd'hui dans un contexte économique et politique beaucoup mieux défini. Certains jeunes salariés tentent de travailler autre-

ment. Des parcours singuliers se construisent, ceux de jeunes gens qui, sur un pan de leur vie, sont musiciens ou graphistes, sur l'autre, coursiers ou manutentionnaires. La précarité a ses tactiques, destinées à harmoniser le temps d'épanouissement personnel et le temps de travail. Pourtant, « il n'y a pas de précarité qui soit une liberté, ceux qui le disent à droite ou à gauche se bercent et bercent d'illusions. »

Le plan de cette mise au point bien informée et méthodique est éloquent, puisqu'il fait se succéder l'étude de l'emploi précaire, des pratiques des précaires et de la précarité comme manifestation spécifique de la pauvreté. La dimension culturelle de la pauvreté a changé. Elle n'apparaît plus sous la forme des bidonvilles à la périphérie des métropoles. La nouvelle pauvreté est à penser sous le signe de l'accu-

mulation des précarités. Elle est le produit d'une somme de handicaps et de vulnérabilités psychiques, familiales et professionnelles qui s'accumulent et conduisent à la désorganisation des rythmes, à la lésine et aux tracés, à la maladie aussi, puis à la désocialisation provisoire ou définitive.

Refusant tout misérabilisme, Patrick Cingolani envisage « une politique de la précarité ». Tenue pour exemplaire, la lutte récente des intermittents du spectacle témoignerait de la volonté nouvelle d'associer les potentialités d'épanouissement de l'emploi discontinu et la protection de l'assurance-chômage.

Reste que les discontinuités temporelles de la précarité traduisent d'abord une sujétion et une humiliation. Prendre son temps n'est pas donné à tous.

Jean-Paul Thomas

« Cartes postales » d'une résistance

JOURNAL D'UNE COMBATTANTE de Naomi Klein.

Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Léméac/Actes Sud, « Babel », 352 p., 8 €.

De Seattle à Porto Alegre, de Prague à Doha, de nouveaux mouvements politiques se propagent avec un certain succès. Naomi Klein, journaliste canadienne née à Montréal en 1970, accompagne cette mouvance : son premier livre, *No Logo, la tyrannie des marques* (Actes Sud, 2001) est un best-seller traduit en 27 langues, vendu à un million d'exemplaires.

Journal d'une combattante n'est pas une suite à ce premier essai, mais la réunion d'articles parus notamment dans *The Globe and Mail*, principal quotidien anglophone du Canada, ou dans d'autres journaux, comme l'hebdomadaire amé-

ricain de gauche *The Nation*. Naomi Klein a couvert la plupart des forums sociaux et des contre-sommes du G8, de Davos ou de l'Organisation mondiale du commerce.

Ses « cartes postales », comme elle nomme elle-même ses articles, bénéficient de la précision journalistique nord-américaine. Mais elle y ajoute une pointe d'humour et, surtout, une faculté d'étonnement peu fréquente. Devant le triomphe du commerce, l'étendue de la pauvreté mondiale, l'impact de la politique de George W. Bush, elle ne paraît jamais blasée ni résignée.

Naomi Klein pourfend la privatisation des services publics de la santé ou de l'éducation. « Les clôtures qui protègent l'intérêt public disparaissent à vue d'œil, alors que celles qui limitent nos libertés se multiplient. » Elle montre comment cette déréglimentation massive donne naissance « à des armées d'exclus dont on juge le mode de vie "arriéré", dont les

besoins les plus fondamentaux ne sont pas comblés ». Elle témoigne sur les zones de rétention pour réfugiés, gérées par des entreprises de sécurité privées. Ou encore sur les « usines-cages » entourées de barrières, de tours de guet et de soldats, aux Philippines ou en Indonésie.

Mais l'apport le plus original du livre réside dans la description de nouvelles formes de luttes et de solidarités. A l'instar de la romancière indienne Arundhati Roy (*L'Écrivain militant*, Folio), Naomi Klein recense plusieurs modes de résistance.

DES OUVRIERS DÉPRIVATISEMENT

Aux États-Unis, des militants créent des centres médiatiques indépendants équipés de logiciels gratuits. A Toronto, où vit la journaliste, la Coalition contre la pauvreté a expulsé symboliquement le ministre du logement de son bureau, quelques jours après le 11 septembre 2001 : « Le 11 septembre n'a rien

changé au fait que beaucoup de sans-abri mourront dans les rues l'hiver prochain. »

En Thaïlande, des organisations paysannes plantent des légumes biologiques sur les terrains de golf trop bien irrigués. En Bolivie, des ouvriers « déprivatisent » la distribution d'eau, de même qu'à Soweto, en Afrique du Sud, des électriciens bénévoles remettent le courant chez les plus pauvres du quartier.

Au-delà de ces actions et des réflexions partagées lors des grands forums sociaux, comment le mouvement pourra-t-il se développer ? L'auteur propose quelques pistes. Mais elle ne méconnaît pas les difficultés : « Comment se mobiliser contre une idéologie si vaste qu'elle n'a pas de limites ? Quel est le lieu de résistance de ceux qui n'ont pas de lieu de travail à fermer ? A quoi s'accrocher lorsque ce qui est puissant est aussi virtuel ? »

Catherine Bédarida

De l'autre côté du miroir

Dans ce roman d'initiation, Dominique Sylvain s'interroge sur la place de l'image dans notre société

LA FILLE DU SAMOURAÏ de Dominique Sylvain. Ed. Viviane Hamy, « Chemins nocturnes », 288 p., 16 €.

Il y a trois sortes de femmes, les emmerdeuses, les emmerdantes et les emmerderesses. Il est un peu surprenant de découvrir que l'auteur de cette réflexion n'est autre que Paul Valéry, aussi surprenant que de l'entendre citer par un ex-commissaire de police.

Il faut dire que Lola Jost était professeur de français avant d'entrer dans la police et qu'elle ne manque jamais une occasion de placer à propos quelques vers d'Apollinaire ou de Corneille, ou de rectifier les écarts de langage de son amie américaine Ingrid Diesel, qui jure en anglais comme un charretier et emploie parfois la langue française de manière approximative. Ainsi les romans de Dominique Sylvain reposent-ils sur un équilibre entre une bonne dose de pittoresque et un travail constant sur la langue.

Ingrid et Lola, tel est le tandem de choc qui mène l'enquête dans *La Fille du samouraï*. Ingrid est masquée dans la journée et strip-teaseuse dans un cabaret de Pigalle la nuit ; Lola, l'ex-flic revenue de tout, est fâchée avec son successeur, qui ne partage pas sa conception du métier.

D'un côté, un ancrage dans un quartier parisien, le passage Brady, et un restaurant qui sert de lieu de ralliement à toute une tribu qui n'est pas sans rappeler les Malaus-

sène des premiers romans de Daniel Pennac ; de l'autre, des héroïnes qui travaillent en duo pour donner une importance particulière aux dialogues.

Quand elle était petite, Dominique Sylvain se souvient d'avoir été gardée par une arrière-grand-mère pur produit de l'école laïque et obligatoirement de Jules Ferry. La vieille dame lui apprenait des fables et des poèmes, lui inculquant le goût de la langue et de sa cadence, ce qui n'est pas si fréquent dans le genre policier. C'est par hasard qu'elle est venue au roman.

D'abord journaliste indépendante, elle travaille pendant huit ans à la direction de la communication du groupe Usinor, ce qui lui permet de découvrir le monde industriel mais aussi d'assister à l'effondrement de la sidérurgie lorraine. Quand son mari est nommé au Japon, elle part s'installer à Tokyo, où elle occupe ses loisirs à l'écriture de romans policiers. Les premiers mettaient en scène le personnage de Louise Morvan, détective privé qui a cédé la place, avec *Passage du désir* (éd. Viviane Hamy, 2004), au duo des « emmerderesses », Ingrid et Lola.

DU PORTO ET DES PUZZLES

La constante de tous ces romans est une attention minutieuse aux évolutions de la société. C'est, bien sûr, un des objectifs que se fixe généralement le roman policier que de pointer les maladies du corps social. Mais, dans le cas de Dominique Sylvain, le fait de vivre

au Japon lui donne un recul et des points de comparaison qui enrichissent singulièrement son analyse.

« Les choses ont commencé à se dégrader avec le choc pétrolier de 1975. On avait connu les "trente glorieuses", puis les "trente piteuses", et maintenant comment va-t-on appeler ce qui nous attend ? Les "trente désespérantes" ? » Le diagnostic est sévère, mais le résultat n'est pas déprimant. Les personnages de Dominique Sylvain sont vivants et sensibles, et même si Lola éprouve pour le porto et les puzzles un penchant qui frise le syndrome maniaco-dépressif, le ton reste toujours plus proche de ces comédies britanniques qui, comme *The Full Monty*, traitent avec humour de sujets graves. Disons, pour rester dans le domaine policier, que Dominique Sylvain serait plutôt du côté de Pepe Carvalho que de Kurt Wallander, même si elle porte une égale admiration à Henning Mankell et à Manuel Vazquez Montalban.

La Fille du samouraï met en scène une jeune fille, Alice, qui gagne sa vie en jouant les doublures de Britney Spears (elle a une copine qui joue Madonna). Elle se produit dans les galas, les anniversaires privés, etc. Un jour, elle se trouve à Paris, dans un grand hôtel de la porte Maillot, où l'attendent, dans sa chambre, un bain moussant et du champagne au frais. Mais, au lieu de profiter de l'accueil et de se préparer à son numéro, Alice se jette par la fenêtre. Le suicide ne fait aucun doute, puis-



Dominique Sylvain.

qu'elle était seule dans la chambre. Pourtant, certains détails surprennent. Un cameraman a filmé sa chute et a vendu à la télévision ce reportage, que l'on va même retrouver en boucle sur Internet.

Cette fable d'Alice passée de l'autre côté du miroir fournit à Dominique Sylvain l'occasion d'une réflexion subtile sur la place

de l'image dans notre société, son utilisation politique – par exemple dans le cadre d'un chantage –, mais aussi toutes les formes de manipulation et le goût morbide de nos contemporains pour la télé-réalité.

La Fille du samouraï est aussi une sorte de roman d'initiation. Puisque les deux héroïnes finissent

par se retrouver à Tokyo, enfin apaisées, à barboter dans un bain chaud après une enquête particulièrement complexe qui, souvenons-nous, avait commencé à Paris autour d'un bain moussant. Faut-il y voir une invitation à rechercher la sérénité du côté de la sagesse orientale ?

Gérard Meudal

La bonne santé du polar italien

Un tour d'horizon des traductions françaises récentes

Si l'on excepte les deux bastions traditionnels que sont la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, aucun pays ne fournit actuellement en matière de roman policier une production plus riche et plus variée que l'Italie. Le « giallo », le roman noir italien, affiche depuis quelques années une bonne santé remarquable, il est plébiscité dans son pays d'origine et s'exporte avec succès. Il suffit pour s'en convaincre d'effectuer un rapide tour d'horizon des titres que propose l'édition française à la veille de l'été.

A tout seigneur tout honneur : Andrea Camilleri, le doyen mais aussi le plus célèbre des auteurs italiens de polars, est toujours aussi passionnant. Son héros, le commissaire sicilien Montalbano, a beau menacer sans cesse de tout plaquer (*La Démission de Montalbano*, traduit par Catherine Siné et Serge Quadrupani, Pocket, 340 p., 6 €), il se trouve toujours embarqué dans de nouvelles aventures – et pas toujours à son avantage. Dans *Le Tour de la bouée* (traduit de l'italien par Serge Quadrupani avec l'aide de Maruza Loria,

Fleuve noir, 236 p., 18,50 €), il se couvre même de ridicule. En se baignant, il croise un cadavre flottant entre deux eaux et, pour le ramener à terre, il enlève son maillot de bain, s'en servant comme câble de remorquage. Mais sur la plage l'attend un couple de retraités qui le prennent au mieux pour un exhibitionniste, au pire pour un assassin. Un journaliste passait par là. Résultat, on peut voir le soir même aux informations télévisées régionales le commissaire à moitié groggy et dans le plus simple appareil. Ce n'est pas très bon pour l'image de la police.

Pis encore, croyant rendre un enfant à sa mère, il remet un gamin destiné à un réseau pédophile entre les mains de trafiquants.

MAFIA, MONSTRE, MADONE

Santo Piazzese, lui aussi sicilien, n'a pas son pareil, dans les enquêtes du commissaire Spotorno, pour évoquer Palerme et ses mystères (*Le Souffle de l'avalanche*, traduit de l'italien par George Zagara, Seuil, 258 p., 21 €). Piergiorgio di Cara (*L'Ame à l'épaule*, traduit par Serge Quadrupani, éd. Anne-

Marie Métaillé, 250 p., 10,50 €) évoque, lui, l'assassinat d'un juge antimafia, en s'inspirant d'une affaire bien réelle qu'il connaît d'autant mieux qu'il est lui-même commissaire à la brigade antimafia de Palerme.

Michele Giutari (*Souviens-toi que tu dois mourir*, traduit par Françoise Brun, Albin Michel, 360 p., 20 €) est lui aussi policier. Il a déjà écrit un livre sur l'affaire du « monstre de Florence », en collaboration avec Carlo Lucarelli, qui, de son côté, continue à explorer les années sombres du fascisme italien (*Enquête interdite*, traduit par Arlette Lauterbach, « Fayard noir », 310 p., 17 €). Enfin Andrea G. Pinkettes, le jeune chien fou du roman italien, met un terme aux aventures de Lazare Santandrea, son double fictif (*Turquoise fugace*, traduit par Gérard Lecas, « Rivages/Thriller », 220 p., 18 €), tandis que reparait, en poche *La Madone assassinée* (traduit par Gérard Lecas et Hubert Basrénée « Rivages/Noir », 512 p., 10,40 €), un précédent épisode de cette saga drôle et inventive.

G. M.

Toutes les aventures du roman

Un catalogue amusant des situations et recettes de feuilletons

LE CHANT DES SABLES de Brigitte Aubert.

Seuil, « Thrillers », 350 p., 19 €.

Il y a la scène du canot pneumatique, inexorablement emporté par les rapides vers une chute spectaculaire, celle de la lutte à mort à bord d'un hélicoptère en panne de carburant et qui va s'écraser d'une minute à l'autre. Il y a le temple souterrain où d'étranges créatures se livrent à des sacrifices humains, ou le savant fou qui menace de faire exploser la planète dans une apocalypse nucléaire...

Il ne manque au dernier roman de Brigitte Aubert aucun des clichés qui émaillent généralement le récit d'aventures. Si l'auteur se prenait au sérieux, le résultat serait insupportable. Mais à chaque fois que l'action frise l'in vraisemblable, elle s'emploie au contraire à en rajouter une bonne couche assortie d'un commentaire du genre : « Cette expédition devenait de plus en plus absurde, mâtinée de Marx Brothers et d'Alice au pays des merveilles. »

Dans un précédent roman, *Rapports brefs et étranges avec l'ombre*

d'un ange, Brigitte Aubert s'était employée à dynamiter le code linguistique convenu du roman d'aventures. Ici, ce sont les images et les situations typiques du genre qui sont passées en revue comme s'il s'agissait d'en dresser un catalogue exhaustif.

NÉANDERTAL EN IRAK

Une expédition scientifique s'en va dans le désert irakien chercher des vestiges de l'âge du bronze et découvre des pierres gravées qui semblent bouleverser toutes les idées reçues en matière d'archéologie. Le secret, car il en faut bien un, est le suivant et ce n'est pas déflorer l'intrigue que de le dévoiler tant l'intérêt réside ailleurs : l'homme de Néandertal n'a pas disparu il y a 30 000 ans comme tout le monde le pense. Réduit en esclavage par son cousin *Homo sapiens*, notre ancêtre, il a survécu clandestinement, caché en particulier dans certaines cavernes sous le désert irakien.

A présent l'heure de la revanche a sonné. Le peuple des Néo-Néandertaliens compte bien sûr des brutes épaisses mais aussi des partisans de la coexistence pacifique, et

comme l'affaire se passe en plein terrain de manœuvre de l'armée irakienne qui procède à ses essais nucléaires, tous les ingrédients sont réunis pour un véritable feu d'artifice.

Le plus curieux c'est qu'une telle intrigue, bourrée à craquer d'in vraisemblances, est doublement efficace. On peut la lire comme un pastiche mais aussi comme un hommage au roman-feuilleton dont elle assume les recettes. C'est un livre à mettre absolument entre toutes les mains et qui plaira à ceux qu'ont fait rêver les aventures de James Bond, d'Indiana Jones, de Blake et Mortimer et de tant d'autres. L'absurde, loin d'être un obstacle, devient une arme au service de la caricature et la distance amusée qu'instaure l'auteur avec sa propre narration suscite la complicité du lecteur. Après tout, comme l'affirme le héros justement prénommé Roman : « *La vie est bien souvent aussi mélodramatique que le pire navet hollywoodien.* » Sans compter que ce thriller délirant sur fond de guerre raciale peut donner matière à réflexion.

G. M.

ZOOM



96° de Kjell Ola Dahl

Voici la dernière révélation du polar nordique et la première traduction d'un roman de cet auteur norvégien, dont une nouvelle était parue en français dans un numéro spécial (n° 67 bis) de la revue *Brèves* publié en 2003 pour le festival Polarkrim d'Oslo. Les aventures de Bendik qui, au sortir de prison, a pris de bonnes résolutions (trouver un studio, un boulot stable, s'occuper de sa fille), qu'il aurait volontiers tenues s'il n'avait croisé la route de Lilian.

G. M. Traduit du norvégien par Francine Girard et Nils Ahl, Gallimard, « Série noire », 342 p., 13,50 €.

LA NUIT DU 28 FÉVRIER

de Leif G.W. Persson
Son nom est Persson et il est très célèbre en Suède, comme criminologue et comme auteur de romans policiers. Écrit après vingt ans de silence, ce livre est un roman à clefs sur l'événement qui bouleverse encore les Suédois, l'assassinat, en 1986, du premier ministre Olof Palme. Persson y brosse un portrait terrifiant de la corruption et de l'incompétence généralisées qui ont permis ce drame et empêché qu'il soit jamais élucidé.

G. M. Traduit du suédois par Philippe Bouquet, Presses de la Cité, 530 p., 22 €.

SANS L'OMBRE D'UN TÉMOIN

d'Elizabeth George
L'alliance d'une intrigue impeccablement ficelée et d'une exploration étonnante de la société britannique. L'histoire repose sur une affaire de meurtres en séries

d'autant plus délicate que la personnalité des victimes, de jeunes métis, fait qu'elle n'intéresse vraiment ni la police ni les médias. Un excellent Elizabeth George dont le précédent roman, *Un nid de mensonges*, reparait simultanément en poche (traduit par Dominique Wattwiller et Jean-Charles Khalifa, Pocket 820 p., 20,50 €).

G. M. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dominique Wattwiller et Hubert Tézenas, Presses de la Cité, 600 p., 21,50 €.

DEUIL INTERDIT

de Michael Connelly
Le grand retour de l'inspecteur Harry Bosch au LAPD (Los Angeles Police Department) où il est chargé d'appliquer les techniques les plus récentes à des affaires anciennes non élucidées, avec le risque de voir le passé lui exploser à la figure. Bosch est certainement l'un des personnages d'enquêteur les plus

fouillés et les plus réussis. Quant à Connelly, c'est décidément un maître.

G. M. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Pépin, Seuil, « Policiers », 390 p., 22 €.

NE JOUEZ PAS AVEC LE FEU

de Peter Robinson
Avec le John Rebus de Ian Rankin, l'inspecteur Banks de Peter Robinson est une des grandes figures du polar britannique contemporain. Il exerce ses talents dans le Yorkshire d'où Robinson, qui vit au Canada, est originaire. Personnage complexe, mélomane et grand lecteur, amateur de whisky aussi, Banks est ici confronté à une affaire d'incendies criminels dont les premières victimes sont une jeune droguée et un artiste solitaire qui vivait sur une péniche. En même temps que *Ne jouez pas avec le feu* paraît en poche, un autre roman inédit, *La Vallée des ténèbres* (traduit de l'anglais par

Henri Yvinec, Le Livre de poche, 448 p., 6,95 €).

G. M. Traduit de l'anglais par Pierre Reignier, Albin Michel, 500 p., 22 €.

PAS DE DEUX AVEC LA MORT

d'Alain Germain
Tyranannique et géniale, M^{me} Olga, une vieille Russe professeur de danse, peut créer une étoile aussi facilement qu'elle peut ruiner une carrière sur un simple caprice. Mais elle a le tort de s'attaquer à des adversaires dont elle ne connaît pas tous les secrets. Une intrigue habile et une évocation du monde de la danse par un auteur qui connaît la musique, puisqu'il est metteur en scène et chorégraphe.

G. M. Le Masque, 320 p., 16,50 €.

DES RELATIONS DE PLAGE

de Jean-Pierre Ferrière
Si vous devez n'emporter qu'un seul livre sur la plage, c'est celui-ci.

Le titre et la couverture vous mettront de vous en faire. Et l'histoire est drôle et féroce : c'est le pari que se lancent deux oisifs fortunés qui ont en commun un goût marqué pour les hommes. Où Edwina et Gabriel, pour tromper l'ennui de leurs vacances cannoises, décident de séduire le beau garçon qui semble si amoureux de sa femme...

G. M. H & O, 320 p., 21 €.

LE PETIT PIERRE

de Christian Heinrich Spiess
C'est une curiosité que ce roman gothique traduit pour la première fois en 1795 et introuvable depuis cent cinquante ans. Un modèle de roman noir qui, comme le fait remarquer Charles Nodier, a inspiré à la fois *Le Moine* de Lewis et *Le Melmoth* de Maturin.

G. M. Traduit de l'allemand par Henri de Latouche, éd. Cartouche, 280 p., 24 €.



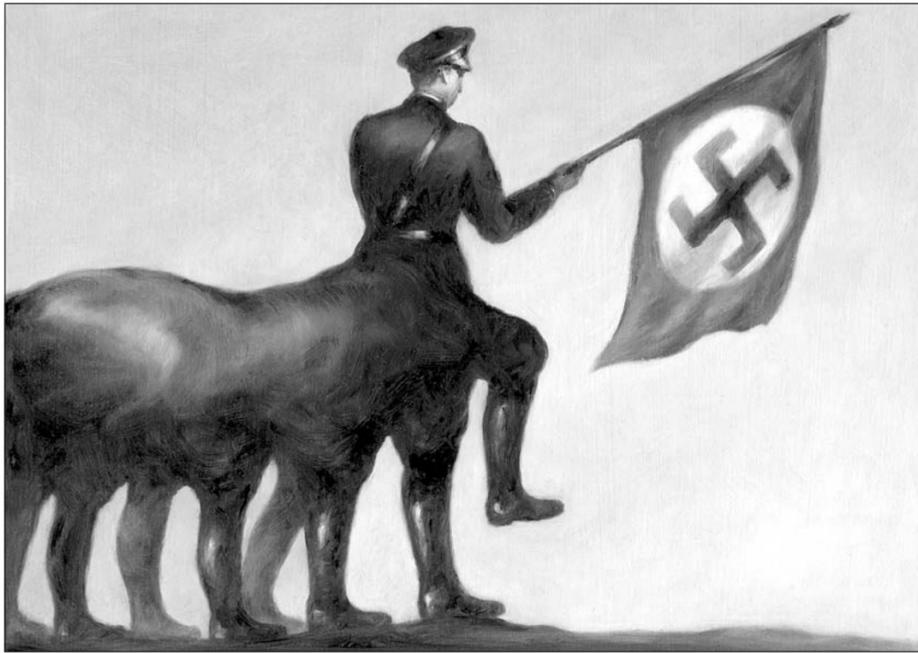
La contagion des idées meurtrières

En reconstituant l'histoire de la croix gammée, Jean-Luc Evard retrace le parcours de l'antisémitisme, de la gnose ésotérique à la politique d'extermination. Dans l'Europe de la fin du XIX^e siècle, insidieusement, la suggestion du génocide commençait à faire son chemin

SIGNES ET INSIGNES DE LA CATASTROPHE
Du swastika à la Shoah
de Jean-Luc Evard.
Ed. de l'Eclat, 232 p., 29 €.

D'où vient l'idée de la « solution finale » ? Comment s'est-elle formée ? Par où a-t-elle cheminé ? De quelle manière se sont opérés les passages entre le discours disparate des divers antisémites européens – littéraires, gnostiques, néopaiens et autres – et l'appareil politique qui a rendu effective l'extermination de millions de juifs par l'Allemagne nazie ? Les réponses à ces questions sont encore loin d'être vraiment claires. Des travaux importants ont fait avancer l'analyse et la réflexion, en particulier ceux de Raoul Hilberg, de Saul Friedländer, de Daniel Goldhagen. Malgré tout, beaucoup d'ombres subsistent. Le livre de Jean-Luc Evard ne les dissipe pas toutes, évidemment, mais il a le grand mérite de rappeler des faits peu connus et d'apporter des éléments nouveaux.

Première leçon de ce travail : « l'esprit de la Shoah » existe bien avant Hitler et le parti nazi. « Ce que la bureaucratie nazie exécute avait déjà été "mis en mots" ». On a oublié, semble-t-il, cette série continue de textes qui, de la fin du XIX^e siècle aux années 1920, parlent en Europe d'exterminer des juifs. On y trouve pourtant des auteurs que l'on n'inscrit pas souvent dans l'histoire de l'antisémitisme le plus virulent : Dostoïevski,



STANISLAS BOUVIER

qui publie en 1877 des articles d'une violence extrême ; Maupassant, qui en 1881 revient d'Afrique du Nord avec des envies de meurtre judéicide. Le phénomène s'amplifie en Allemagne, dans les cercles *völkisch* à partir de 1895. Ce n'est pas une doctrine de l'extermination nécessaire qui s'élabore et se diffuse explicitement, mais plu-

tôt l'acclimatation d'une possibilité. D'abord un meurtre de salon, des massacres virtuels qui ne passent encore que par des allusions, des dénégations (« il ne s'agit pas de les tuer, bien entendu... ») et une palette d'imprécations antisémites que le nazisme va ensuite réutiliser sans les avoir produites.

Second apport du livre de Jean-

Luc Evard : reconstituer le parcours de la croix gammée en Allemagne, en tant que signe de la guerre contre les juifs, depuis... 1895. C'est Alfred Schuler qui fut, à cette date, le premier à lier le swastika à l'idée d'un combat radical contre le christianisme, qu'il concevait comme la conséquence d'un complot juif universel contre

les forces vitales originaires du matriarcat et du paganisme. Ce personnage étrange, qui en 1923 se fit enterrer habillé en Néron (persécuteur des judéo-chrétiens...), se passionnait pour la gnose et la perfection sexuelle supposée du monde antique. Influent dans le cercle du poète Stefan George, il y fut l'ami de Ludwig Klages, lequel rééditera ses textes antisémites en... 1940, en soulignant son antériorité dans le choix de la croix gammée, que pour sa part Rosenberg, l'idéologue du parti nazi, considérait, en 1926, comme « le signe éternel de la race ».

CONTIGUITÉS ET CONTAGIONS

Entre ces différents personnages, pas vraiment d'unanimité, mais au contraire des rivalités et des querelles, idéologiques autant que personnelles. Evard souligne comment les quatre noms de Schuler, Klages, Rosenberg et Hitler dessinent l'espace spécifique où va se constituer la « religion politique du nazisme ». « Schuler en est le pôle gnostique, Klages opère la transformation du modèle gnostique en métaphysique de la vie, Rosenberg transforme cette métaphysique en propagande antisémite de la NSDAP, Hitler transforme cette propagande en technique juridique et policière de la mise à mort des juifs ». Le plus ardu est évidemment de parvenir à élucider le processus de telles transformations : comment est-on passé, en quelques dizaines d'années, de l'ésotérisme au mouvement de masse, de la gnose néopaienne aux consi-

gnes politiques du parti nazi, des élucubrations occultistes à la mécanique des chambres à gaz ? L'enquête met en lumière des relais.

Le dernier résultat à signaler dans cette étude est son élaboration d'un modèle d'explication historique qui échappe à l'idée de causalité linéaire. Il procède plutôt par le repérage de contiguïtés, glissements et contagions. Les quatre principaux protagonistes, sans avoir été jamais tous rassemblés, sans partager non plus exactement tous les mêmes convictions, ont plusieurs points en commun.

Ils ont tous été liés à Elsa Bruckmann, accélératrice de l'antisémitisme sous toutes ses formes. Ils ont également partagé, selon des cas de figure à chaque fois distincts, au moins une partie du credo idéologique qui aboutit au meurtre. Le déroulement du processus est sinueux, voire hétéroclite. Mais il est malgré tout implacable. De transformation en transformation, finalement les idées tuent.

En lisant cette enquête, on ne pense pas qu'au passé. Chacun sait combien, ces dernières années, un peu partout en Europe, et singulièrement en France, de nouvelles phrases profèrent les mêmes vieilles menaces. Dans certains pays arabes, on parle d'ailleurs ouvertement, chez les islamistes, d'extermination des juifs. A chacun de tenter d'arrêter, là où il se trouve, et autant qu'il le peut, la contagion des idées meurtrières.

Roger-Pol Droit

Le nazisme ou les limites de l'intelligence

1940-1944, une « petite France » à Manhattan

TROISIÈME NUIT DE WALPURGIS (Dritte Walpurgisnacht)
de Karl Kraus.
Traduit de l'allemand (Autriche)
par Pierre Deshusses,
éd. Agone, 564 p., 28 €.

Sous ce titre qui renvoie au *Faust* de Goethe, voici une des plus saisissantes réflexions sur le nazisme produite, en temps réel, par l'esprit le plus admiré et le plus haï de ses contemporains. Comme le *Journal* du romaniste Victor Klemperer, *Troisième nuit de Walpurgis* ne fut pas publiée intégralement du vivant de son auteur. Comme *Le Docteur Faustus* de Thomas Mann (1943-1947), ce texte se saisit de la figure du pacte de l'intellectuel avec le diable pour décrire les noces du national-socialisme et de la culture allemande.

De la nuit qui s'abat, le satiriste viennois Karl Kraus ne verra que le début puisqu'il meurt en 1936, deux ans avant que l'Autriche ne soit submergée par la vague brune à laquelle l'« austro-fascisme » du chancelier Dollfuss, soutenu par Kraus au scandale de ses amis de gauche, n'a offert qu'un rempart dérisoire.

Mais au-delà des excès et des erreurs d'appréciation, le dernier texte de Kraus demeure époustouflant de lucidité. Dès les premiers mois, le satiriste a presque tout compris. Le nazisme n'était pas indéchiffrable. Il suffisait de le lire, et notamment de lire sa presse. Car la logique qui mène au meurtre commence par la corruption du langage.

Kraus suit ainsi, pas à pas, la détérioration des esprits par la propagande. Il pointe, exemple entre mille, dans la *Frankfurter Zeitung*, le ralliement d'un Heidegger – « penseur (...) qui aligne ses fumeuses idées bleues sur les brunes ». De même écrase-t-il de son mépris le poète Gottfried Benn, dissimulant sous une quête des origines un vœu de « retour à la barbarie ».

Mais Kraus, maître à penser des plus grands noms d'une civilisation de langue allemande en plein naufrage, de Walter Benjamin à Elias Canetti, fait aussi sentir qu'il n'a plus sa place dans cette Apocalypse. Il met son manuscrit, composé entre juin et septembre 1933, sous le boisseau. Puis en juillet 1934, avec un art consommé de la préterition, il en publie de larges extraits,

sous le titre de *Warum Die Fackel nicht erscheint* (« Pourquoi *La Torche* ne paraît pas » – *Die Fackel*, le journal fondé en 1899 et qu'il avait fini par rédiger seul).

L'assassinat de l'écrivain juif Theodor Lessing, le 31 août 1933, a peut-être incité Kraus à la prudence. Ironie sinistre de l'histoire, Lessing était l'un de ceux qui avaient rangé Kraus dans leur galerie des auteurs juifs de *La Haine de soi* (1930)...

Mais la première phrase en forme d'aveux scandaleux sous la plume d'un graphomane capable de mener campagne pour « une virgule mal placée » : « *Mir fällt zu Hitler nichts ein* » (« *A propos de Hitler rien ne vient à l'esprit* ») donne une autre piste de lecture pour ces centaines de pages censées illustrer ce manque d'inspiration prétendu. Comme le suggère le philosophe Jacques Bouveresse dans son essai introductif : quand l'événement outrepassa la verve, l'imagination voire l'entendement du plus grand des polémistes, l'interventionnisme intellectuel éprouve ses limites. L'heure est à l'action ou, pour les clercs qui ne veulent pas trahir, au silence.

Nicolas Weill

ÉMIGRÉS À NEW YORK
Les intellectuels français à Manhattan (1940-1944)
de Jeffrey Mehlman.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Pierre-Emmanuel Dautat,
Albin Michel, 254 p., 25 €.

Le charme qui se dégage de ces portraits de Français confinés à New York pendant la seconde guerre mondiale nécessite un préalable : qu'on accepte les présupposés de l'auteur. A la fois amoureux de la culture française et enquêteur sourcilieux sur ses silences – il fut l'un des premiers à dévoiler les engagements « totalitaires » du jeune Maurice Blanchot –, ce professeur de l'université de Boston (Etats-Unis) a une prédilection pour tracer, à l'aide de la psychanalyse et de la théorie littéraire, des lignes de continuité entre un hier scabreux et un aujourd'hui amnésique.

Comprendre le sens de la démarche de Mehlman demande qu'on admette avec lui que le passage par New York de figures de proue de la culture française ait été, plus qu'un asile imposé par les circonstances, une scène primitive capable d'éclairer

des pans entiers de leur œuvre ou de leurs existences.

Formant une sorte de « premier cercle » de privilégiés relatifs, les Français de New York offraient, il est vrai, le spectacle d'un ensemble complexe. Toute la palette des opinions y était représentée : le « gaullisme antijuif » de la philosophe Simone Weil, dont la tendance à la macération transforma les jours tranquilles à Manhattan en supplice ; le « pétainisme philosémite » (possible « *seulement à New York* », précise Mehlman) d'un Saint-Exupéry, méprisant André Breton et admirant le catholique Jacques Maritain ; l'écœurement d'un Alexis Leger (Saint-John Perse) refusant toute légitimité à la prise de pouvoir des gaullistes ; ou les illusions d'un Louis Rougier, philosophe jouant au diplomate, croyant avoir négocié un accord entre Vichy et Churchill. Tout montre la richesse d'une intelligence qui ne se réduisait pas à l'opposition collabo/résistant.

Si l'on excepte la lucidité d'un Léger, l'un des seuls à avoir perçu, avant Robert Paxton, que Vichy, loin d'être un « bouclier », allait au-devant des exigences du vain-

queur allemand, force est de constater que la lecture que les émigrés font de l'Occupation demeure captivante des modèles de l'époque. Mehlman montre avec brio comment le paradigme de la défaite française en 1870-1871 obnubilait acteurs et journalistes spécialistes de la France.

Souvent irrévérencieux, le livre ne vire jamais au réquisitoire. Peut-être parce que le contexte où évoluent ces écrivains aimés n'est autre que la cité de la jeunesse de Mehlman. On est moins convaincu par les perches lancées en direction de la période contemporaine. Parce qu'elle préférerait Cham, fils de Noé et ancêtre biblique des Africains, à Sem et Japhet, faut-il faire de Simone Weil la préfiguratrice d'une tendance judéophobe de certains milieux noirs ou tiers-mondistes ? Faut-il considérer la lecture du *Bérézice* de Racine par George Steiner, alors jeune élève au lycée français de New York, comme l'« *Ur-Fraux* » – le texte cardinal – de sa production future ? Nul n'est besoin de ces quelques anachronismes pour trouver réussie cette fresque d'un exil de l'intelligence.

N. W.

ZOOM



HITLER, L'EUROPE ET LA SHOAH, de Robert S. Wistrich
Professeur d'histoire moderne, juive et européenne à l'Université hébraïque de Jérusalem, directeur du Centre international de recherche sur l'antisémitisme, membre du groupe d'historiens nommés par le Vatican pour étudier le rôle de Pie XII pendant la Shoah, Robert Wistrich livre ici une synthèse d'une grande clarté. Si l'idéologie raciste nazie explique le projet d'extermination des juifs

d'Europe, c'est la guerre qui, concrètement, rendit la Shoah possible. Le génocide eût toutefois été impensable si, à la fin des années 1930, des millions d'Européens n'avaient pas souhaité mettre un terme à la présence millénaire des juifs parmi eux. En six ans (1933-1939), tout un siècle d'intégration des juifs à la société et à la culture allemandes fut entièrement et brutalement renversé, ce qui prépara le terrain à la phase suivante, celle de l'extermination, non sans que les juifs aient résisté, contrairement à des clichés tenaces.

L. DO
Traduit de l'anglais par Jean-Fabien Spitz, Albin Michel, « Bibliothèque Histoire », 336 p., 20,90 €.

LA MORT À QUINZE ANS, d'André Rossel-Kirschen
Fils de parents juifs chassés de Roumanie vers la France par l'antisémitisme en 1932, André Kirschen vit une enfance heureuse. Il devore quantité d'ouvrages, auteurs classiques compris, et se politise dès l'âge de 12 ans. Après la défaite de 1940, son frère aîné, Bernard, lui donne le contact avec l'Organisation spéciale du PCF. Il choisit pour pseudonyme le nom de Rossel, officier de la Commune fusillé par les versaillais. Le 10 septembre 1941, à Paris, il a 15 ans quand il tire à bout portant sur un Allemand. Arrêté le 9 mars 1942, il est condamné à dix ans de prison. Détenu en Allemagne, il apprend,

vingt et un mois après, l'exécution de son père et de son frère. Sa mère, prise dans la rafle des juifs roumains du 23 septembre 1942, a été assassinée à Auschwitz. Grâce à Gilles Perrault, qui mène l'entretien avec chaleur et compétence, ce miraculé, libéré en avril 1945, livre là un témoignage d'une bouleversante simplicité.

L. DO
Fayard, 304 p., 18 €.

LE TRAUMATISME EN HÉRITAGE
d'Helen Epstein
Juive de la deuxième génération après la Shoah, Helen Epstein a grandi en Amérique, accompagnant l'exil d'un père et d'une mère tchèques, seuls survivants à l'extermination des leurs. Pour

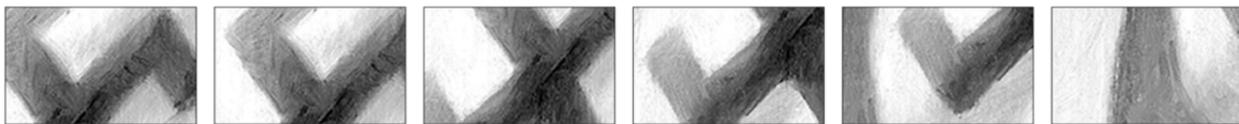
avoir enfin la révélation du sens profond de ce traumatisme hérité d'une histoire qu'elle n'a pas vécue, elle entreprend, jeune journaliste de vingt-neuf ans, de faire témoigner d'autres enfants de survivants. Aussi, réduisant faits historiques et données quantifiables à la portion congrue, n'évoquant qu'incidemment les interprétations de psychiatres et de psychologues, son enquête entremêle sa propre biographie à ces autres témoignages humains.

Une fraternité du silence se rompt ainsi pour révéler les diverses formes de la transmission d'un judaïsme réduit au traumatisme de la Shoah, d'une génération à une autre, grandie aux Etats-Unis,

ou en Israël ou en Amérique du Sud.
St. L.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Nelson, préface de Boris Cyrulnik, éd. La Cause des livres, 328 p., 21 €.

A signaler également :
Michel Vanootthuyse, professeur à l'université Paul-Valéry de Montpellier, reconstitue la réalité de l'engagement nazif d'Ernst Jünger dans *Fascisme et littérature pure. La fabrique d'Ernst Jünger* (éd. Agone, 252 p., 22,80 €), tandis que les Presses universitaires de Strasbourg publient les écrits rédigés de 1933 à 1938 par René Capitant (1901-1970) sous le titre *Face au nazisme* (284 p., 18 €).

HISTOIRE NAZISME ET CAMPS



Images de l'horreur exterminatrice

Depuis soixante ans, nombre de photos ont été montrées, dans un souci pédagogique. Quatre albums rappellent que, pour n'être pas muettes, les images doivent être commentées et situées

MÉMOIRES DE LA SHOAH
Photographies et témoignages
Préface de Michel Winock.
Ed. du Chêne, 208 p., 39,90 €.

L'ALBUM D'AUSCHWITZ
Préface de Simone Veil.
Texte de présentation
de Serge Klarsfeld,
éd. Al Dante/Fondation pour
la mémoire de la Shoah, 152 p.,
22 € jusqu'au 31 août,
28 € ensuite.

LES SURVIVANTS
de Patrick Rotman.
Ed. du Panama, 216 p., 31,5 €.

MÉMOIRE DES CAMPS
Photographies des camps de
concentration et d'extermination
nazis (1933-1999)
sous la direction
de Clément Chéroux.
Ed. Marval, 248 p., 44,21 €.

La commémoration du soixantième anniversaire de la libération des camps nazis s'est accompagnée de la publication de nombreux ouvrages centrés sur la photographie, au motif qu'elle reproduit la réalité dans tous ses états. Ces publications dessinent une riche palette, non sans poser d'intéressantes questions.

Au fil de photographies prises entre 1933 et 1946, *Mémoires de la Shoah*, conçu comme un album de famille(s), donne à voir la persécution, les lâchetés comme les solidarités, la résistance à l'œuvre. Le va-et-vient entre les photographies et le texte permet de toucher du doigt le caractère inouï de la situation d'alors. A la date de 1941, en regard de la photographie d'une petite fille sage, quelques mots disent son humiliation de n'avoir pas reçu publiquement, en fin de cours préparatoire, les *Fables* de La Fontaine, récompense du prix d'excellence qu'elle avait remporté.

L'Album d'Auschwitz est d'une nature fondamentalement différente. Rassemblant près de 200 photographies prises à l'intérieur du camp par des SS, il fut fortuitement découvert en 1945 par une rescapée, Lili Jacob. On y voit des juifs de Hongrie, arrivés au printemps 1944, confrontés à l'abominable épreuve de la sélection.

Objet à ce jour de cinq éditions en plusieurs langues, dont seule celle d'août 1980, limitée à 1 000 exemplaires, reproduisait l'original, cet *Album*, qu'un appareil critique accompagne, est un document extraordinaire, bouleversant et unique où est visible à toutes ses éta-

pes la sélection opérée à l'arrivée au camp.

On retrouve ces photos, parmi beaucoup d'autres, dans l'ouvrage intitulé *Les Survivants*, que Patrick Rotman a tiré du documentaire réalisé par ses soins et diffusé sur France 3, le 18 avril. Le synopsis s'ordonne en fonction des récits de dix anciens déportés. Auschwitz en est le centre de gravité, Bergen-Belsen, Buchenwald, Dachau, Mauthausen, Ravensbrück étant aussi évoqués. Tout comme Ohrdruf, où des instantanés devenus célèbres donnent la mesure de l'effacement des généraux Patton, Bradley et Eisenhower découvrant, le 12 avril 1945, la réalité de l'horreur concentrationnaire.

LES MOTS DES TÉMOINS

Là aussi, de l'imbrication entre les traces laissées sur la pellicule et les mots des témoins naît l'intérêt de l'ouvrage, qui se clôt sur ces mots d'Ida Finsterzab : « *On ne s'est pas laissé déshumaniser comme les SS voulaient nous déshumaniser. On a su garder notre sensibilité, notre compréhension. Je considère que c'est une belle victoire. Mais je m'en serais passée.* »

Feuilleter ces albums, c'est constater que quantité d'images nous sont étonnamment familières,

tant elles ont été montrées depuis soixante ans, avec l'intention de contribuer à une pédagogie par l'horreur. Dictée par les meilleures intentions, cette surexposition a méconnu le fait que, pour être significatives, les images requièrent un examen poussé et une contextualisation précise : loin d'être une simple illustration, la photographie peut alors être un document historique de premier ordre.

C'est ce pour quoi plaide, dès 2001, *Mémoire des camps*, album d'une exposition tenue à Paris, dont les contributions appelaient de façon probante à un bon usage des images. Faute de quoi, les images courent le risque, selon le mot de Jorge Semprun, de devenir muettes. Un retour opportun.

Laurent Douzou

★ Signalons également : *La Maison d'Anne Frank. Un voyage illustré dans le monde d'Anne* (introduction de Hans Westra, Calmann-Lévy, 268 p., 45 €) ; *Ce qu'il reste de nous. Les déportés et leurs familles témoignent*, de Murielle Allouche et Jean-Yves Masson (éd. Michel Lafon, 352 p., 22 €) ; et la réédition de *L'Atlas de la Shoah*, de Martin Gilbert, traduit de l'anglais et présenté par Joël Kotek (éd. de l'Aube, 268 p., 30 €).



Avant d'entrer dans les « Krematorium », les personnes jugées « inaptes » devaient attendre dans le bois jouxtant ces installations. Elles demeuraient confiantes car on leur avait dit qu'après la « désinfection » elles retrouveraient leur famille. Photo tirée de *L'Album d'Auschwitz* (éd. Al Dante/Fondation pour la mémoire de la Shoah)

Comprendre Ravensbrück et Buchenwald

RAVENSBRÜCK, 1933-1945
Un complexe de camps
(Das KZ Ravensbrück. Geschichte eines Lagerkomplexes)
de Bernhard Strelbel.

Traduit de l'allemand par Odile Demange,
préface de Germaine Tillion,
Fayard, 686 p., 30 €. En librairie le 22 juin.

LA ZONE GRISE ?
La Résistance française à Buchenwald
d'Olivier Laliou.
Préface de Jorge Semprun,
Tallandier, 442 p., 24 €.

Le lecteur français disposait jusqu'à présent du *Ravensbrück* de Germaine Tillion, publié en 1946, remanié en 1973 et 1988. Il faudra dorénavant compter aussi avec la traduction française de la thèse de l'historien allemand Bernhard Strelbel, publiée en Allemagne en 2003. Fondée sur des archives éparses, lacunaires mais nombreuses, et sur des témoignages, cette recherche minutieuse constitue une belle avancée.

Ouvert le 18 mai 1939, libéré le 30 avril 1945, situé à 90 kilomètres au nord de Berlin, Ravensbrück, seul camp de femmes du système concentrationnaire nazi jusqu'en 1942, vit passer quelque 123 000 détenues venues de toute l'Europe. Strelbel retrace l'histoire et

reconstitue l'organisation de cette jungle. Son apport principal est d'embrasser l'intégralité d'un complexe concentrationnaire comprenant, entre autres, un camp d'hommes (20 000 détenus servant de main-d'œuvre pour les incessants travaux d'agrandissement), un « *camp de protection pour jeunes* », une usine Siemens et 37 camps satellites travaillant pour l'économie de guerre allemande.

Dans ce complexe moururent 28 000 personnes, dont la moitié dans les quatre mois précédant sa libération, quand affluèrent les détenus d'autres camps évacués devant l'avance des troupes alliées.

UN COMITÉ DE RÉSISTANCE

Dans tous les camps, par souci d'efficacité et par perversité, les nazis déléguaient des responsabilités à des déportés. Olivier Laliou revient sur cette question à propos de Buchenwald, créé dans les environs de Weimar en 1937. Là s'organisa une résistance dominée par les communistes.

Un Comité des intérêts français (CIF), créé en juin 1944, et dont les figures de proue étaient Marcel Paul et Frédéric-Henri Manhès, permit aux Français, mal vus des autres nationalités, de se faire respecter. Disséminés dans les structures administratives du camp, ses membres sauvèrent des vies, œuvrant

dans ce que Primo Levi a appelé « la zone grise », cet espace qui séparait et reliait à la fois les deux bords des maîtres et des esclaves.

Marcel Paul, ministre communiste du général de Gaulle en novembre 1945, et Frédéric-Henri Manhès, membre de son cabinet, subirent en 1946 des attaques de l'extrême droite, qui accusait l'organisation clandestine d'avoir choisi les déportés à sauver en fonction de critères politiques. Ces attaques rebondirent ensuite périodiquement.

Au terme d'un examen complet et probe, Laliou conclut que l'action du CIF fut salutaire pour les déportés. Sans nier les limites, les contradictions ni les dérives de l'action clandestine, il rappelle qu'elle dut composer sans cesse avec la cruelle réalité. Une réalité difficilement intelligible, comme le notait, dès 1947, David Rousset dans *Les Jours de notre mort* : « *Comprendre ? Qui jamais comprendra Buchenwald ?* »

L. Do.

★ Signalons également : *Ohrdruf, le camp oublié de Buchenwald. Un survivant témoigne*, de Marcel Lanoiselle (éd. Jean Picollec [47, rue Auguste-Lançon, 75013 Paris], 160 p., 14,50 €) ; *Les Jours de notre mort*, de David Rousset (1912-1997), publié en 1947 par Maurice Nadeau et réédité chez Hachette Littératures, « Pluriel » (992 p., 14,50 €).

Imre Kertész vient de participer à l'adaptation cinématographique d'« Etre sans destin », le grand livre qu'il a tiré de sa survie à Auschwitz. Aujourd'hui installé à Berlin, l'écrivain hongrois, Prix Nobel de littérature, nous parle de l'écriture, de la musique, de son rapport à la langue allemande

« Briser de l'intérieur les limites de la langue »

BERLIN

de notre envoyée spéciale

C'est la première fois que vous acceptez de recevoir un journaliste chez vous, à Berlin. Il y a quelques années, vous avez quitté Budapest pour vous installer dans cette ville qui fut la capitale du III^e Reich. Et aujourd'hui, vous vous exprimez en allemand. N'y a-t-il pas là un paradoxe pour quelqu'un qui a été déporté à Auschwitz à 15 ans et dont l'œuvre est entièrement marquée par l'expérience concentrationnaire ?

Berlin, il est vrai, est devenue ma patrie d'adoption. Cela peut paraître étrange, mais je n'ai jamais considéré la Shoah comme la conséquence d'une haine irrémédiable des Allemands envers les juifs. Sinon, comment expliquer l'intérêt des lecteurs allemands pour mes livres ? C'est en Allemagne que je suis réellement devenu écrivain. Pas au sens de la renommée, mais c'est en Allemagne que mes livres ont produit leur véritable impression. Quant à la langue allemande, elle était obligatoire à l'école, en Hongrie. Les auteurs étrangers n'étant pas traduits, je les ai découverts en allemand. Je suis devenu traducteur – de Nietzsche, Hoffmanstahl, Schnitzler... – et je n'arrive pas à me dire que la langue

Je hais la peinture des horreurs. Ce qui m'intéresse, c'est la distance

d'Arthur Schnitzler et de Joseph Roth est la langue des nazis. L'allemand reste pour moi la langue des penseurs, pas des bourreaux.

En quoi a consisté cet accueil du public allemand ?

En Hongrie, je n'avais qu'un petit cercle de fidèles. En Allemagne, pour la première fois, j'ai eu l'impression qu'un écrivain pouvait avoir de l'influence. Moi qui appartenais à la dernière génération des survivants – ceux qui n'avaient même pas 15 ans à Auschwitz –, j'ai reçu un très grand nombre de lettres de jeunes Allemands me remerciant de leur avoir « expliqué » les camps de façon aussi nette et directe.

L'Allemagne, alors, avait déjà fait un gros travail sur elle-même, tandis qu'en Hongrie le sujet restait tabou. Quand j'ai commencé mes recherches sur la Shoah, en 1961, je n'ai quasiment rien trouvé. C'était pourtant l'année où débutait le procès Eichmann, mais il ne faisait l'objet que d'entre-filets dans la presse hongroise. C'est par l'un d'eux que j'ai appris l'existence d'un livre sur ce procès. Il était signé d'une femme dont j'ignorais le nom, Hannah Arendt. Je l'ai cherché partout, mais il était introuvable à Budapest. J'ai dû attendre la chute du Mur pour lire *Eichmann à Jérusalem*.

Vous venez de participer à l'adaptation au cinéma de votre livre *Etre sans destin*, par le Hongrois Lajos Koltai. Le film doit sortir en France à l'automne. Comment peut-on adapter un roman aussi analytique et distancié ?

J'ai mis quinze ans pour écrire *Etre sans destin*. Le roman et le scénario ne se comparent donc pas.

Mais il y a une strate romanesque qui peut être transposée au cinéma : celle qui raconte comment un adolescent est méthodiquement spolié de sa personnalité naissante.

Le titre du livre est d'ailleurs une conséquence éthique de la Shoah. C'est l'état dans lequel vous vous trouvez lorsqu'on vous a confisqué jusqu'à l'idée même de votre propre histoire. Un état où il est interdit de se confronter à soi-même. Tout le défi du roman consistait à inventer une langue qui lie ces notions et indique une existence verrouillée.

Comment avez-vous inventé cette langue ? Il vous est arrivé de dire que vous écriviez pour « blesser » le lecteur ?

S'agissant de la Shoah, il est impossible d'écrire sans blesser, parce qu'on en transmet le poids sur les épaules du lecteur. Il faut que les mots aient un effet, au sens de « *Wirkung* », qu'ils entrent dans la chair. En même temps il y a là un paradoxe. Le roman qu'on est en train d'écrire doit « plaire » au sens où le lecteur doit vouloir tourner la page. C'est un piège dans lequel on l'attire pour qu'il soit réceptif. Si je suis trop cruel ou odieux, je ne peux pas obtenir ce que je veux.

Mais c'est une réflexion que je me fais a posteriori. Il est évident que je n'avais pas ça en tête quand j'ai écrit *Etre sans destin*. Pas du tout. Ce qui m'obsédait, c'était d'éviter la pose littéraire. Je pensais à la toile de tente qui couvrait les tables des librairies hongroises – une toile grossière où étaient posés les livres que l'on pouvait acheter par cinq ou par dix pour quelques forints seulement. Je voulais retrouver le grain brut de cette étoffe, quelque chose de fruste comme dans certains romans populaires ou policiers. Pour cela, il fallait faire passer les détails au premier plan : devant un gradé en uniforme, mon narrateur ne pense qu'au pou qui le démange. C'était aussi une manière de montrer l'impossibilité d'écrire avec des moyens rationnels sur ce monde-là.

Votre appréhension de la musique n'exerce-t-elle pas aussi une influence sur la manière dont vous avez reconstruit la langue ?

C'est exact. J'en écoute toujours avant d'écrire. En ce moment, je suis avec Haydn et Mozart. A l'époque d'*Etre sans destin*, j'étais hanté par la musique atonale : Berg, Schoenberg... De la même façon, j'ai voulu créer une langue atonale. L'atonalité, c'est l'annulation du consensus. Plus de ré majeur ou de mi bémol mineur. La tonalité est abolie, comme les valeurs de la société. La basse continue elle aussi est détruite, ce qui signifie que le sol (pas la note, mais le sol sur lequel vous marchez) n'est plus fixe et que



MAURICE WEISS/OSTREKREUZ/RAPOHO

disparaît ce socle de références qui donnaient un fondement à l'action. Des notions comme honneur ou bonheur deviennent risibles. Tout est en mouvement, rien n'est certain. Du point de vue de la langue, voilà ce que je pense avoir créé dans *Etre sans destin*. Après, j'ai continué à jouer avec ces trouvailles. Dans *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, la perspective n'est pas aussi aliénée : c'est un homme qui parle, quelqu'un qui est au clair avec les lois de la vie et qui n'a commis qu'une erreur, tomber amoureux.

Comment vous situez-vous par rapport aux auteurs qui ont décrit l'univers concentrationnaire ?

Je hais la peinture des horreurs. Ce qui m'intéresse, c'est la distance. La langue est limitée et ses limites sont infranchissables. Il faut donc briser de l'intérieur. J'admire les auteurs qui réussissent à travailler avec les moyens de la littérature pour dépasser les frontières du dicible. Récemment, j'ai relu *La Douleur*, de Marguerite Duras : rien de spectaculaire et pourtant tout est exprimé de ce que Duras appelle le « *désordre phénoménal de la pensée et du sentiment* ». On voit cette femme qui retrouve son mari rescapé du camp. On le voit lui : « *Dans ses pantalons, ses jambes flottent comme des béquilles.* » « *Lorsqu'il fait du soleil, on voit à travers ses mains.* »

Il commence à manger. La faim prend des proportions effrayantes. On voit la femme qui le regarde depuis la porte du salon et on sent qu'elle est devenue étrangère à cet homme. C'est étonnant tout ce qui se reflète dans les actions minimes de cette journée. Je pourrais citer aussi Tadeusz Borowski, un Polonais déporté à Auschwitz puis à Dachau. Peu après sa libération, il a écrit des nouvelles rassemblées sous le titre *Le Monde de pierre*. L'objectivité sarcastique de son style me fait penser à Mérimée. Mais le grand, le plus grand écrivain des camps, reste pour moi Jean Améry.

Pas Primo Levi ?
Je ne le trouve pas assez radical. Il reste dans la tradition humaniste, celle-là même qui a été anéantie par l'expérience de la Shoah. J'ai dit plusieurs fois que Jean Améry [*Par-delà le crime et le châtiment. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, 1995] était un « *saint de l'Holocauste* ». C'est un personnage extrême. Il est allé jusqu'au bout, sans rien dissimuler de lui-même, en sachant que tout cela ne pourrait se solder que par un suicide.

Dans *Le Drapeau anglais*, vous évoquez la répression, par les chars soviétiques, de l'insurrection de 1956 à Budapest. Vous étiez alors journaliste...

Lorsque je suis rentré des camps, j'étais seul. A Budapest, j'ai voulu prendre l'autobus et on m'a demandé de payer mon ticket. L'appartement de mes parents était occupé. C'était étrange, comme j'étais encore un enfant, je devais aller à l'école, alors que j'avais, si l'on peut dire, une certaine expérience de la vie...

Ensuite est arrivée la dictature stalinienne. Pendant deux ans, j'ai été journaliste, mais comme j'étais incapable d'écrire sur ordre, on a fini par me mettre à la porte. Alors j'ai décidé de devenir écrivain. Pas un écrivain officiel mais un clandestin de l'écriture : quelqu'un qui, du nazisme au stalinisme, avait accu-

beaucoup l'univers de Kafka. Vous sentez-vous des affinités avec ce que Kundera appelle « *la grande pléiade des romanciers de l'Europe centrale* », Kafka, Musil, Broch, Gombrowicz... ?

C'est évident. Toutes ces expériences littéraires sont liées à l'espace austro-hongrois. En ce qui me concerne, je fais par exemple une lecture de Kafka radicalement différente de celle des Occidentaux. Pour moi, Kafka est un réaliste typique de la Mitteleuropa.

Prenez *Le Château*, avec le village et ses auberges où descendent fonctionnaires et serveurs. Dès les premières pages, le château est bel et bien là, il ne fait aucun doute qu'il existe – même si le reste du monde semble avoir été englouti dans l'un des gigantesques trous noirs de Kafka. On ne sent rien, ni police ni répression qui pourraient empêcher qui que ce soit de s'y rendre. Pourtant, les gens discutent à l'infini pour savoir s'ils ont le droit d'y aller. C'est une situation typique de l'Est : d'un côté, un pouvoir insaisissable, ironique, atone, indéchiffrable ; de l'autre, la lâcheté, le conformisme, la tragédie grotesque et risible qui enferme les gens. Ce n'est pas pour rien que le public de Kafka se tortait de rire quand il lisait ses œuvres. Son génie est tel qu'il donne lieu, à l'Ouest, à de multiples lectures métaphysiques, mais ce qu'il traduit fondamentalement, c'est la quintessence d'une vision du monde est-européenne.

Et vous ? Vous rattachez-vous aussi à cette tradition ?

Dans *Liquidation*, mon personnage principal expose son « *idée de base* », selon laquelle « *le mal est le principe de la vie* ». Certes, c'est mon héros qui s'exprime, mais c'est probablement la phrase la plus acide et la plus lucide qu'il ait jamais écrite. Non seulement le mal est le principe de la vie, mais ce qui est véritablement irrationnel c'est le bien. J'ai toujours eu cette vision du monde. Vous allez me dire que je suis un incurable pessimiste. Mais connaissez-vous cette plaisanterie qui courait jadis en Europe de l'Est, sur la différence entre optimistes et pessimistes ? La réponse est qu'il n'y en a aucune : le pessimiste est mieux informé, voilà tout.

Propos recueillis par Florence Noiville

IMRE KERTÉSZ

Imre Kertész (prononcer « Kertess », un patronyme qui en hongrois signifie « jardinier ») est né en 1929, à Budapest, dans une famille juive. En 1944, à l'âge de 15 ans, il est déporté à Auschwitz puis à Buchenwald. En 1945, il devient journaliste dans la Hongrie communiste, puis, au début des années 1950, se consacre à l'écriture et à la traduction. Ecrivain de l'ombre, il doit se cacher pour écrire dans les « *espessos* », les petits cafés enfumés de Budapest. En 2002, il est le premier auteur hongrois récompensé par le prix Nobel de littérature. Sept de ses livres ont été traduits chez Actes Sud, dont *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (1995) ; *Etre sans destin* (1998) ; *Liquidation* (2004) et *Le Drapeau anglais* qui rassemble trois récits : « *Le drapeau anglais* », « *Le chercheur de traces* » et « *Le procès-verbal* » (2005).

L'Amérique du Diable

Suite de la première page

Il faut dire que ce Daniel Silverman, le héros, n'est pas un paroissien très orthodoxe : d'abord, il habite à Sin City (San Francisco), la ville du péché ; ensuite il est gay, juif et surtout – comble du comble – romancier. Pas un auteur de best-sellers, loin de là (son dernier succès remonte à plus de vingt ans), mais écrivain quand même et plutôt content de l'être, en dépit de ses difficultés financières. Aussi se laisse-t-il tenter, quand son agent lui propose de donner une conférence au fin fond du Minnesota pour la somme rondelette de 12 000 dollars. L'idée d'aller parler de littérature et d'humanisme dans une institution religieuse aussi éloi-

gnée (dans tous les sens du terme) n'a rien pour l'enthousiasmer, mais il pense à Marty, l'homme de son cœur, dont un bridge dentaire a besoin d'être rafistolé.

Le voilà donc parti pour une contrée que Roszak a l'habileté de présenter comme étrange, pour ne pas dire étrangère. Il neige fort à North Fork, la commune où sont installés les évangélistes. Un choc pour le héros, qui débarque de la Côte ouest après avoir pris une cuite dans l'avion. Il neige même tellement que Silverman va se retrouver prisonnier de North Fork, isolé du monde par le blizzard. A partir de cette situation qui ferait un excellent point de départ pour un film d'épouvante (on pense à *The Shining*, de Stanley Kubrick), l'écrivain bâtit l'histoire de Silverman sur un mode beaucoup plus comique que tragique, si l'on exclut les références à la réalité.

Car c'est de la véritable Amérique qu'il s'agit dans *Le Diable* et *Daniel Silverman*. De cet Etat dont le président est proche de la mouvance évangélique et parle, sans rire, de croisades et d'« *axe du mal* ». Au fil des joutes théologiques dans lesquelles se trouve entraîné un Silverman de plus en plus furieux, Roszak dessine les contours de deux pays totalement coupés l'un de l'autre, dont les citoyens parlent presque des langues différentes. Par un très efficace renversement de situation (malgré quelques épisodes caricaturaux), il établit que le vrai mal se trouve chez ceux qui sont persuadés de détenir la seule vérité – comme toujours. Et si Daniel Silverman finit par s'en sortir, grâce à un complot très inattendu, le Diable, lui, n'a certainement pas fini de ricaner, dans la campagne glacée du Minnesota.

Raphaëlle Rérolle